

## Textes proposés

### Cycle 2

La petite poule qui voulait voir la mer  
Marée basse  
L'appel des sirènes  
Le jour où la mer a disparu  
L'enfant de la mer  
Maé et le lamantin  
Manman Dlo (2 extraits)  
Va petit mousse où le vent te pousse  
Les quatre pirates

### Cycle 3

Bernal et le Nouveau Monde  
Celui qui n'avait jamais vu la mer  
Deux graines de cacao (2 extraits)  
Et si la mer n'était pas bleue  
La baleine tropicale  
La petite sirène  
La rue Cases-Nègres  
Le vieil homme et la mer  
L'odyssée (2 extraits)  
Seul sur la mer immense (7 extraits)  
Un amérindien dans la tempête  
Vendredi ou la vie sauvage

## TEXTES POUR LE CYCLE 2

### La petite poule qui voulait voir la mer

Sous le regard attendri de leurs mamans, les petites poules s'appliquent et se donnent beaucoup de mal. Seule Carmela refuse de faire son œuf.

- Pondre, pondre, toujours pondre, proteste-t-elle, il y a des choses plus intéressantes à faire, dans la vie !

Carmela préfère écouter Pedro le Cormoran lui parler de la mer.

Pedro a beaucoup voyagé ! Et même s'il est un peu menteur, la petite poule adore les histoires merveilleuses qu'il raconte.

« Un jour, moi aussi, j'irai voir la mer » se dit la petite poule.

Un soir, au moment de regagner le poulailler pour aller dormir, Carmela se révolte :

- Je refuse d'aller me coucher comme les poules ! Moi, je veux aller voir la mer "
- Aller voir la mer ? Et pourquoi ne pas voyager pendant que tu y es !

Le père de Carmela n'a jamais entendu quelque chose d'aussi stupide.

- Est-ce que je voyage, moi ? Apprends, Carmela, que la mer n'est pas un endroit convenable pour une poulette ! Allez au nid !

Cette nuit-là, Carmela ne parvient pas à trouver le sommeil. Soudain n'y tenant plus, elle se lève.

- C'est décidé, je pars ! Je pars voir la mer !

Carmela regarde une dernière fois son papa, sa maman, ses frères, ses sœurs, ses cousins, ses cousines et quitte le poulailler sans faire de bruit.

Courageusement, Carmela s'enfonce dans la nuit...Elle marche longtemps, si longtemps que bientôt elle ne sent plus ses pauvres petites pattes.

Mais, au matin, ses efforts sont récompensés. Arrivée au sommet d'une dune, elle aperçoit enfin...la mer ! Carmela est éblouie par le spectacle merveilleux qui s'offre à ses yeux.

- Comme c'est beau ! s'écrie la petite poule. Encore plus beau que ce que m'a raconté Pedro !

Impressionnée par les immenses vagues, Carmela hésite à entrer dans l'eau. Elle commence par faire des châteaux de sable, ramasse des coquillages, déguste des crevettes. Puis elle se jette à la mer. Elle boit la tasse.

- Glup ! Glup ! Tousse, crache, fait la planche, nage, plonge, glisse et fait même pipi dans l'eau... Et elle rit, elle rit...

Le jour commence à baisser et Carmela songe à rentrer au poulailler. Mais, horreur ! La côte a disparu ! Impossible de retrouver la terre ferme. Soudain, Carmela est tirée de son sommeil par des cris perçants :

« Poule ! Poule à la mer ! »

Trois formidables navires viennent de surgir. Trois belles caravelles.

C'est le grand Christophe Colomb en personne qui fait route vers le Nouveau Monde. Tout à coup, une vague énorme projette Carmela sur le pont de la Santa Maria.

- Plumez cette volaille et faites-la cuire ! ordonne le capitaine.

Carmela refuse d'être mangée ! Elle raconte son incroyable voyage pour impressionner Christophe Colomb.

- Ça suffit ! S'emporte Christophe Colomb. A la casserole !
- Attendez, capitaine, s'écrie Carméla. Un œuf ! Je promets de pondre un œuf frais chaque matin pour votre petit déjeuner. Ce sera l'œuf de Christophe Colomb.

*Extrait de la petite poule qui voulait voir la mer, Christian Jolibois, Pocket jeunesse, 2010.*

## Marée basse

Le premier jour que Tom vit la petite fille, il ne lui parla pas. Chaque jour, à marée basse, il la trouvait à la même place dans les rochers, assise dans l'eau avec des algues autour d'elle. Il avait beau se dépêcher, elle était toujours là avant lui.

La première fois qu'il lui parla, il lui dit :

- Un jour, tu te feras pincer les fesses par un énorme crabe.

Elle rigola.

Un autre jour, il lui dit que dans la mare où elle était assise, vivait une horrible méduse et qu'elle s'attacherait sur son dos pour toujours. La petite fille dit qu'elle aimait les méduses et qu'elle préférait les roses. Elle n'avait peur de rien !

Le jour suivant, Tom lui dit que quand il serait grand il serait capitaine d'un voilier et qu'il irait explorer toutes les mers ! Et qu'il aime les tempêtes.

La dernière fois, la petite fille donna à Tom un coquillage en forme de rose avec des épines : c'est une rose de mer. Mais le lendemain, Tom arriva sur la plage mais il n'y avait personne, juste un message :

*Au revoir Tom.*

*Ne m'oublie pas.*

*Moi aussi j'aime les tempêtes.*

*Ton amie, Sirène.*

- J'ai rencontré une sirène ! Voilà pourquoi elle savait tout sur la mer.

*Extrait de La lavande et le serpolet CP, Elzbieta, école des loisirs, 1995.*

## L'appel des sirènes

La caverne ressemble à la gueule d'un monstre marin. Plume, Petit-Crochet et Honoré prennent leurs sabres, allument leurs torches et avancent à pas de loup, plein de joie et de courage. Soudain, une lueur apparaît. Les garçons découvrent un joli petit lac en forme de coquillage. L'île aux Chansons est en réalité un ancien volcan !

- Que c'est beau ! s'extasie Plume en battant des mains.

Petit-Crochet et lui ont envie de plonger, de nager comme des poissons et ils trempent leurs pieds dans l'eau fraîche ! Honoré sourit et se couche sur le sable. Il bâille comme un cachalot.

- Tu ne vas pas t'endormir ! proteste Plume. Il faut trouver le trésor.

- On a bien le temps, réplique Honoré. J'ai besoin d'une sieste.

- Mais tu n'as pas honte ? lui reproche Plume. Si ta bonne amie Carmelita t'entendait, elle serait drôlement déçue !

A cet instant, des sons étranges résonnent sur le lagon, des chansons, plus douces que la brise dans les voiles ou le rossignol dans la forêt...

### *Aan, Neïs et Licïaa*

Plume et Petit-Crochet sortent avec précipitation de l'eau, Honoré saute sur ses pieds en se frottant les yeux. Tarte aux Pomme claque du bec en ébouriffant ses plumes. Et ils voient... Des sirènes ! Trois sirènes incroyablement belles nagent vers eux ! Les écailles de leur queue ressemblent à des morceaux d'argent délicatement sculptés. Leurs yeux brillent comme des bijoux. Leurs cheveux soyeux, liquides, flottent comme de longues fleurs sur leurs épaules. Leur peau semble faite de lait, d'écume et d'ivoire. Honoré sourit bêtement, Petit-Crochet se repeigne et même Tarte aux Pommes en reste le bec ouvert. Seul Plume fronce les sourcils. Il se méfie. Plume se méfie car il se souvient des recommandations de son papa, le capitaine Fourchette : « Tu sais, mon garçon, lui disait le capitaine, j'ai connu des sirènes autrefois. Si jamais on vient à les rencontrer, il faut absolument se boucher les oreilles. Elles sont belles mais leur chant est très dangereux. Dès qu'ils l'entendent, les marins et les pirates deviennent fous. »

- Attention ! crie Plume à ses amis. Elles vont nous ensorceler !

Trop tard ! Le chant des sirènes envahit le cratère du volcan !

- Je suis Aan, commence la première en regardant Plume, je suis Aan et je t'attendais, je t'attendais...

*Beau pirate, beau marin  
Rêves-tu tôt le matin ?  
Beau pirate, beau marin,  
Je t'attends au bord de l'eau.*

La seconde sirène fixe Petit-Crochet droit dans les yeux et murmure :

- Je suis Neïs, Neïs, Neïs...

*Beau pirate, beau marin  
Rêve à moi de bon matin.  
Beau pirate, beau marin,  
Je t'attends tout près de l'eau...*

La troisième sirène soupire aux pieds d'Honoré :

- Je suis Liciaa, Liciaa...

*Beau pirate, beau marin,  
Mon beau mousse du matin.  
Beau pirate, beau marin,  
Je t'attends au fond des flots.*

Plume ne sait pas, Plume ne sait plus. Il essaie de résister au sortilège.

*Extrait de l'Appel des sirènes, Paul Thiès, Castor poche, 2010.*

## Le jour où la mer a disparu

Que se passe-t-il ce matin dans le village de Nina ? On dirait... Non, ce n'est pas possible ! On dirait que la mer a disparu ! Qu'elle s'en est allée loin, sans mot dire. Sur la plage, les pêcheurs se lamentent. Les aigrettes se désolent ; jamais plus, non, plus jamais, elles ne pourront se mirer dans l'eau. Quant au vent, il semble soudain bien désœuvré, ma foi. Sans mer à chatouiller, à quoi bon vivre et souffler ?

Blottie dans les bras de sa mère, Nina a le cœur gros. Sa tête est si lourde, comme le jour où sa grand-grand-maman Eudèse est montée au ciel. Avant que le sommeil ne l'emporte, l'enfant bombarde les grands de questions : est-ce bien vrai que la mer a déserté ? Quand pourra-t-on de nouveau s'y baigner ?

Ce n'est pas un rêve. La mer s'est bel et bien envolée. Le lendemain, l'horizon est vide. Rien à voir. Rien à signaler à l'exception de ces quelques poissons émus par l'événement et en grand conciliabule. Paré d'habits de deuil, une robe à rayures grises et noires, l'un d'entre eux s'adresse enfin aux hommes.

« J'ai un message pour vous, déclare-t-il, tandis que le village encore tout abruti s'éveille. Votre mer m'a chargé de vous dire qu'elle était partie pour un très long voyage. D'importantes affaires la retiennent à l'étranger. Elle s'excuse. »

Un vent de panique secoue les habitants. On geint. On pleure. On prie. Les vieux les plus vieux se concertent et lancent des hypothèses.

« C'est une farce ! avancent-ils. La mer est grande blagueuse. Elle aura tout simplement voulu se moquer de nous. Quoi qu'il en soit, elle n'a pas pu aller loin. Tout le monde sait bien que les vagues reviennent toujours sur leurs pas. »

A peine ont-ils dit cela qu'un énorme éclat de rire rompt le silence en deux. Tonnerre ! Le ciel est en colère, vire au rouge, au noir. La nuit tombe, oui, sans se soucier de l'heure. Car il n'est même pas midi !

Jamais journée n'a semblé aussi longue à Nina, aussi bruyante. C'est qu'il y en a, du monde, sur la plage ! Toute la population de l'île, à ce qu'il paraît.

On raconte en effet que la police s'est mise en tête d'interroger chaque habitant.

« Quand avez-vous vu la mer pour la dernière fois ? Quelle couleur avait-elle lorsque vous y êtes entré ? Quel goût, quelle odeur ? »

Avant longtemps, promet l'inspecteur, le mystère sera éclairci, les voleurs, arrêtés. La mer, en voyage d'affaires ! Il n'y croit pas, lui, à cette explication. Quelqu'un a forcément dû la dérober. Un savant fou, un quimboiseur, des légionnaires...

Que sais-je encore !

Toujours rien. Personne ne sait rien lorsque l'horloge de la cuisine sonne les douze coups de minuit. Allongée sur son lit, Nina veille. Elle attend que s'endorme la maison pour se glisser dans la nuit noire et s'enfoncer dans la savane.

Il fait si bon dehors. L'air est si doux ! Et ces ombres qui jouent à faire peur aux hommes et rappellent ces fabuleuses créatures qu'on ne croise que dans les contes de fées ! Si seulement on pouvait les attraper ! Mais Nina n'a pas très envie de jouer. Avant que le soleil ne se lève tout à fait, elle s'est bien juré de retrouver la mer. Elle la retrouvera ! Comme dans ce songe qu'elle a fait tantôt ! Ce n'est jamais très facile de raconter un rêve, mais celui-là était si clair. Nina marchait marchait marchait, des kilomètres, des heures jusqu'à ce que, comme par magie, la grande eau bleue lui apparaisse et lui sourie. Nina lui aurait bien parlé, mais la douce main de maman lui avait effleuré la joue. Le dîner était prêt, on allait passer à table.

Comme dans le rêve, Nina marche à présent. Traverse la forêt. Pénètre dans la mangrove. Grimpe sur le dos de mornes aussi hauts que les nuages. Vue du ciel, l'île est comme un pois d'Angole ; on se demande bien pour quelle raison la mer ne l'a pas encore avalée ! Et quand on parle du loup...

Le voilà ! L'océan en chair et en os ! Tapi dans une ravine, à deux pas seulement de Nina. La mer est là, je vous assure ! D'un bleu si bleu qu'on dirait que toutes les mers du monde se sont donné rendez-vous !

Nina a beau avoir du tempérament, elle n'en demeure pas moins intimidée. Une mer qui ouvre grand les yeux et se met brusquement à parler, c'est quelque chose ! Un spectacle plutôt inhabituel.

« N'aie pas peur, je n'ai jamais mangé personne. J'ai reçu une bonne éducation, fait-elle en léchant les pieds de la fillette.

- Sais-tu que toute l'île te cherche ? Nos habitants pleurent ton absence, ils sont très malheureux.
- Les hommes, répond la mer pleine d'amertume, c'est bien la première fois qu'ils se soucient de moi ! Des siècles que je les nourris, les berce, les transporte et aucune gratitude. Me polluer avec leurs déchets, c'est tout ce qu'ils savent faire ! »

## L'enfant de la mer

Ce matin-là, les hommes de Cap de Chien n'étaient pas heureux. Une partie de la nuit, ils avaient sillonné la mer. Ils avaient lancé des lignes et des filets partout, mais ils rentraient de la pêche découragés, avec des paniers vides. Ils longeaient le bord de la mer au pied du village, sous le grand rocher qui ressemblait si fort à un chien, quand ils firent une surprenante découverte: un nouveau-né tout nu, un garçon aux poings serrés. La mer l'avait déposé au fond d'un nid d'étoiles de mer. Il pleurait. Du sel blanchissait son front, ses paupières et ses lèvres. Il était semblable à n'importe quel autre enfant, sauf que sa peau argentée brillait mieux que celle des poissons, sauf qu'il avait les doigts de ses mains et de ses pieds palmés.

- Quel drôle d'être, dit un pêcheur.
- Quel drôle de poisson, dit le deuxième.
- Regarde, il porte une nageoire sur le dos, dit le troisième homme en prenant le garçon dans ses bras.
- Devons-nous le faire cuire ou bien le rejeter à l'eau? demanda le quatrième.

Alnoo, le chef du village, se fâcha.

"Eh quoi ! C'est un enfant de la mer ! Nous allons le garder et nous l'éleverons. Peut-être nous portera-t-il chance lorsque nous l'amènerons sur nos barques." Alnoo prit l'enfant et le montra à sa femme.

- Je n'ai rien pêché d'autre que ce garçon, t'en occuperas-tu ?
- Ça, un garçon ? Tu veux rire ! J'en ai assez des miens qui sont roses et blonds !

Alnoo fit le tour des maisons pour proposer l'enfant de la mer mais personne ne le voulait. Ils avaient peur de lui. Puis il l'emmena chez la vieille Cazel qui vivait seule et sans famille.

- Le bel enfant ! s'écria Cazel. Il brille comme l'argent, donne-le-moi.

La nuit suivante, la mer était agitée. Le lendemain matin, les villageois découvrirent le bord de mer rempli de poissons et de fruits de mer. Les bêtes frétilaient, frémissaient des antennes, claquaient des pinces, tortillaient des tentacules ou se cachaient au fond de leur coquille.

- C'est la mer qui nous remercie de recueillir son fils ! dit Alnoo très joyeux. Nous n'aurons pas besoin de sortir les barques aujourd'hui.

Il suffit en effet aux pêcheurs de se baisser pour remplir les marmites et aussi les corbeilles qu'ils emportèrent au marché de la ville. Jamais les habitants de Cap de Chien n'avaient aussi bien mangé, ni vendu autant de beaux poissons : des maquereaux, des daurades, des sardines, et même de grands thons, que les hommes les plus solides portèrent sur leurs épaules, sans compter les paniers de crabes, de poulpes et de coquillages.

Quand la vieille Cazel sortit ce soir-là avec l'enfant de la mer dans ses bras, les autres femmes vinrent la voir :

- C'est un gentil garçon que tu as, Cazel, soigne-le bien.
- Je trouve sa peau d'argent très jolie.
- Il faudrait lui donner un nom !

- Il s'appelle Fado, dit Cazal un peu sèchement, car elle devinait que les femmes n'étaient pas sincères.

L'enfant grandit. Des dents lui poussèrent, ainsi que des cheveux bleus, et il se mit à marcher sur ses pieds palmés. Ses yeux verts devenaient gris de colère lorsque les autres se moquaient de son corps étrange. Fado descendit un jour à la plage avec les enfants du village. Pour la première fois, il entra dans la mer. Il se sentit à l'aise tout de suite et il suivit à la nage des poissons rouges. Les autres n'arrivaient pas à nager comme lui. Alnoo aperçut les enfants à ce moment. Il les appela et les gronda. Fado grandit encore. Il alla souvent jouer au milieu des animaux marins, il apprit à siffler dans la langue des dauphins, une baleine lui enseigna de vieux chants. Il sut aussi danser avec les pieuvres et chasser avec les requins.

*Extrait de l'enfant de la mer, Michel Grimaud, Bruno Pilorget, Hatier, 2004*

## Maé et le lamantin

Le jour où Maé et Yaya se sont rencontrés, il pleuvait. Mais c'est surtout dans le cœur de Maé qu'il ne faisait pas beau. Lentement, tel un vaisseau, un étrange animal était sorti des eaux troubles de la mangrove. Maé avait le cœur si lourd qu'elle n'avait même pas sursauté. Elle pensait à Piranhas, sa nouvelle maman. Elles vivaient dans la même maison ; pourtant, jamais elles ne se parlaient.

- Chaque fois que tu voudras me voir, lui avait dit Yaya le lamantin, chante, chante, et je viendrai. Mais ne parle de moi à personne sinon ma vie serait en grand danger.

Sans rien dire, Maé avait posé trois baisers sur le museau du mammifère. Cela avait suffi pour sceller leur secrète amitié.

[...]

- Partons en voyage, lui dit Yaya, un matin.

En silence, ils descendirent le cours de la rivière. A travers la forêt, l'eau zigzaguait comme un long serpent vert, sur lequel le soleil allait bientôt dessiner des écailles d'argent. Peu à peu, les grands arbres disparurent, la terre s'émietta en îlots à oiseaux. La lumière devint plus intense. Le ciel s'agrandit. Maé découvrit alors l'immensité bleue de la mer. De grosses vagues frappaient avec fureur la barrière de corail. Maé se serra contre son ami, pour se sentir moins petite.

Tchouboum ! Ils plongèrent.

Un banc de poissons éclata en un feu d'artifice multicolore. D'énormes gorgones, semblables à des éventails, se balançaient lentement au gré des courants. Des poissons-écureuils



roulèrent de gros yeux étonnés. Les murènes oublièrent leur faim. Même les grognons aux rayures bleues ne purent dissimuler leur admiration tant Maé nageait avec grâce.

Au-delà du banc de corail s'étendait une prairie d'algues, peuplée d'oursins noirs et d'étoiles de mer. Yaya s'y attarda longuement pour déguster l'herbe gluante. Maé, elle, admira une vieille tortue qui vole quand elle nage.

Brusquement, tout le récif fut pris de panique.

Escorté de ses poissons-pilotes, Squale-le-Terrifiant patrouillait. Sur sa nageoire dorsale s'étalait une large tache blanche qui ressemblait à un œil. Pour certains, il s'agissait d'une médaille de bravoure, pour d'autres, ce n'était qu'une vulgaire blessure, souvenir d'un combat perdu.

Mais le danger venait d'ailleurs...

Maé le comprit seulement lorsque le coup de harpon fit disparaître Yaya sous l'eau. Elle aperçut alors la pirogue et Sinahi, furieux d'avoir raté une si belle prise.

Pendant des jours, Maé usa ses yeux à pleurer, et à scruter les eaux. En vain. Blessé, Yaya avait probablement été dévoré par Squale-le-Terrifiant.

*Maé et le lamantin (extrait), Alex Godard, Albin Michel Jeunesse, 2000*

## Maman-dlo

Il est déjà midi.

La tôle est brûlante, mais peu importe, Cècette attend. Elle attend sa mère.

Soudain l'horizon semble bouger en un point minuscule. Cècette se lève. Son cœur bat très fort. Le point se rapproche lentement, dans une traînée d'écume blanche.

- Tchip ! fait Cècette déçue. C'est seulement Firmin. Il rentre de la pêche.

Bientôt, il arrivera sur la plage de Folle-Anse. Comme des yinyins, des moucherons, tous s'agglutineront autour du canot pour avoir un kilo de poissons-souris, de poissons-chats, ou de poissons-perroquets.

L'horizon reste désespérément vide. Ce n'est pas encore aujourd'hui qu'elle viendra...

Une voix retentit :

- Cècette !

Cècette essaie de descendre discrètement du toit, mais Man Ninie est déjà là, immobile comme un zandoli.

- Tonnerre ! gronde Man Ninie, Cècette, combien de fois t'ai-je dit que les filles ne doivent pas grimper aux arbres ? S'il t'arrivait malheur, que dirais-je aux gendarmes, et à ta mère ?

Cècette incline la tête sous cette pluie de paroles. Elle ne veut pas pousser l'insolence jusqu'à regarder une grande personne dans le blanc des yeux.

Man Ninie soupire bruyamment telle une tortue –karèt.

- Va me chercher ton grand-père ! Celui-là, c'est à la mer qu'il aurait dû passer la bague au doigt, puisqu'il l'aime tant !

A l'ombre d'un amandier, Papoli raccommode son filet.

- Man Ninie te fait dire de venir ! dit Cècette.
- Anhan ! marmonne Papoli sans relever la tête.

La mer, calme, fait entendre un doux clapotis de coquillages et de galets qui s'entrechoquent. Cècette a soudain une idée.

Elle va envoyer un dessin à sa mère. Oui, un dessin pour qu'elle revienne plus vite. Un dessin avec, tout autour, des petits coquillages collés et du sable aussi. Du sable qu'elle ira chercher à l'Anse-Bois-d'Inde. Là-bas, la mer est agitée et il n'y a jamais personne pour fouler le sable. Il est bien plus beau.

Cècette ne parlera pas de cela à Man Ninie, parce qu'elle lui interdirait d'y aller. Elle attendra un jour où sa grand-mère ne sera pas là.

- Ce ne sera pas cet après-midi. Je dois aider grand-mère ! se souvient Cècette.

*Maman-dlo (extrait), Alex Godard, Editions Albin Michel Jeunesse, 1998*

## Maman-Dlo

Le soir, elle va voir Racik. Il joue de la flûte-tambour et raconte des histoires. Sa flûte a un son profond et paisible. On dirait un roucoulement de tourterelle. Cècette se sent moins triste.

- Yé krik ? demande Racik pour commencer son histoire.
- Yé krak ! répond tout le monde.
- Yé Mistikrik ?
- Yé Mistikrak !
- C'était au couchant, dit le conteur.

Deux frères rentraient de la pêche, le ventre aussi vide que leur canot. Tout à coup, ils entendirent un rire ricocher sur l'eau.

Kra !

Kra !

Kra ! kra ! kra ! kra !

Croyant entendre les gargouillis de leur ventre, ils n'y prêtèrent pas attention. De nouveau, le même rire retentit.

Kra ! kra ! kra ! kra ! Kra !

Les deux marins pensèrent au vent qui seul peut mugir de la sorte. Or, il n'y avait même pas une petite brise.

Lorsque, pour la troisième fois, le même rire roula sur les flots, ils virent glisser vers eux une jolie dame aux longs cheveux de jais, assise en amazone sur une tortue.

- Oh ! Oh ! doudous ! Vous n'avez rien attrapé ? dit la dame d'une voix sucrée. Regardez ce que j'ai pour vous...

Tout aussitôt, le ventre obscur de la mer s'illumina, semblant trahir la cachette secrète du soleil à la nuit venue.

- Plongez ! dit-elle. Plongez et remplissez votre canot d'autant d'or que vous voudrez ! Mais soudain, l'un des frères, moins aveuglé par l'éclat de la fortune, aperçut l'énorme nageoire qui servait de jambes à la créature. Il s'agissait bien d'une de ces horribles Reines des Eaux, qui promettent ciel et terre aux marins, et qui les emportent dans leur royaume du fond des mers d'où ils ne reviennent jamais !

- Une maman-dlo ! Une maman-dlo ! hurla l'homme à son cadet. Ne plonge pas ! Ne plonge pas ! Ne plon... !  
Tchouboum ! L'autre s'était déjà jeté à l'eau.
- Kra ! kra ! kra ! kra ! ricana la maman-dlo avant de disparaître.

Racik, le conteur, reprend sa flûte. Il joue longuement. Peut-être pour adoucir la tristesse de ce qu'il va dire.

- Durant trois jours et trois nuits, l'homme chercha son frère, en vain.  
Ah ! mes amis ! n'oubliez pas : la première richesse, c'est la vie ! La chance, si elle existe, n'est qu'un bol d'eau de mer !

Et krik ?

- Et krak !
- Mon conte est fini !

C'est cette nuit-là que Cècette comprit pourquoi Man Ninie détestait tant la mer. Il y a bien longtemps, le papa de Cècette était parti en mer. Il n'est jamais revenu. Sur la plage, chaque jour, Papoli guette son retour.

*Maman-dlo (extrait), Alex Godard, Editions Albin Michel Jeunesse, 1998*

## Va petit mousse où le vent te pousse

Je ne savais pas que c'était un bateau de pirates.

Il avait accosté dans le port de Tobago. Il venait faire ses provisions. Je me glissai dans un tonneau de viande salée. Mais je fus vite découvert par le capitaine Jambe-de-Bois.

Il hurla en me sortant par la peau du cou :

- « - Que fait ce passager clandestin dans mes côtes de porc ?
- Je m'appelle Miguel. J'ai faim et je suis orphelin. Je cherche du travail. »

Jambe-de-Bois était un pirate des Caraïbes. Il lui manquait une jambe, un œil, une oreille et une main ! Il était terrible.

- Tu seras mousse ! Et tu seras payé à coups de trique ! Larguez les amarres !
- Quel travail !
- Tu vas nous faire à manger ! me commanda Jambe-de-Bois, une fois que nous fûmes sortis du port. Racommode aussi nos vêtements et nos voiles. Nettoie le pont. Astique nos canons. Sinon je te jette aux requins !

Pour faire la cuisine, il fallait d'abord tuer les rats qui se cachaient derrière les pots et les caisses. A cause du roulis, les gamelles me tombaient dessus ! Pour la couture, c'était horrible. Les vêtements des pirates étaient noirs de crasse.

Et les voiles ? Elles étaient toutes déchirées ! Les canons étaient rouillés. Le bateau de Jambe-de-Bois était vraiment minable.

En haut du mât, la vigie surveillait l'horizon. Dès que l'île de Tobago fut loin derrière nous, Jambe-de-Bois hurla : « Un navire anglais en vue ! On va le massacrer ! »

Le pirate vissa sa longue-vue devant son bandeau noir.

- « Je ne vois rien ! Et il fait nuit !
- Vous avez choisi le mauvais œil, Capitaine.
- Qu'est-ce que tu fais dans mes pattes, misérable mousse ? Tu veux aller embrasser les requins ? Va aider à charger les canons ! C'est un navire marchand plein de trésors ! »

Extrait de *Va petit mousse où le vent te pousse*, Michel Amelin, Grindelire, Bordas 2000

## Les quatre pirates

Quatre pirates naviguaient sur les mers. Le capitaine Cartouche était le plus méchant. Il tenait la barre du Forban. Il n'avait peur de rien, ni de personne. Le cuisinier Caramelo était le plus gourmand. Il pêchait toute sorte de poissons et préparait de bons petits plats. Les pirates se régalaient.

Moustick, le mousse, était le plus gentil. Il faisait la vaisselle, nettoyait le pont du bateau, rangeait les cabines, enroulait les cordages, pliait les voiles...

Boutefeu était le plus coléreux. Il montait tout en haut du mât pour observer l'horizon. A sa vue, les poissons disparaissaient et les mouettes s'enfuyaient en hurlant.

Un matin, ils aperçurent un beau galion qui voguait droit sur eux ! Ils s'approchèrent jusqu'à toucher la coque.

« A l'abordage ! » cria le capitaine.

Boutefeu sauta sur le pont. Avec son sabre, il fit si peur à l'équipage que personne n'osa bouger. Caramelo vola la nourriture. Moustick s'empara des cordages et des voiles. Cartouche prit les bijoux et les trésors.

Quand ils repartirent, le bateau attaqué resta tout nu sur l'eau.

Un soir, le soleil se couchait à peine quand Caramelo, en remontant ses filets, trouva une bouteille à la mer. D'un coup de sabre, il la brisa en mille morceaux. Un minuscule rouleau de papier roula sur le plancher. Caramelo ne savait pas lire. Il courut dans la cabine de Moustick.

Moustick était déjà au lit. Il ralluma la bougie et déplia le parchemin. Ce qu'il lut était terrible :

- Aidez-moi notre bateau la Fortune a été attaqué par des pirates. Je suis restée dans la cabine. Ils ne m'ont pas trouvée. Je me suis échappée sur un canot. J'ai froid, j'ai faim, j'ai peur. Venez vite me chercher. Je suis là où il y a la croix. Je m'appelle LILI et j'ai huit ans.

Caramelo s'écria:

« La Fortune, c'est le bateau que nous avons attaqué l'autre jour ! »

Ils ne fermèrent pas l'œil de la nuit ... Avant le lever du jour, ils décidèrent de porter secours à la petite Lili.

Ils naviguèrent des jours et des jours. Leur minuscule bateau de bois montait et descendait au gré des vagues. Un matin, l'île apparut enfin. Ils trouvèrent Lili au pied d'un grand arbre. Elle dormait sur un lit de feuilles. Elle raconta ses aventures et ils devinrent amis. Ils décidèrent de rester sur l'île. D'autres naufragés s'installèrent sur l'île.

## TEXTES POUR LE CYCLE 3

### Bernal et le Nouveau Monde

#### 1

*Bernal est un jeune orphelin espagnol d'une dizaine d'années. Il vit de mendicité dans les rues de La Havane, capitale de Cuba...*

Bernal quitta les rues bruyantes de la vieille ville de La Havane et se dirigea vers le port. Il espérait y trouver un endroit calme pour dormir. La faim lui tenaillait le ventre, mais il préféra garder pour le lendemain les quelques pièces gagnées dans la journée. Il s'installa sur un tas de cordages déposés devant des baraquements de pêcheurs. Ce lit improvisé était inconfortable et dégageait une forte odeur de poisson, mais le jeune garçon s'y sentit plus en sécurité que dans les rus malfamées de la grande ville.

Son regard fut attiré par les feux des bateaux mouillés dans les eaux du port. A chaque feu correspondait un des navires de la flotte de Cortès. Bernal distingua les hommes de garde qui montaient et descendaient au gré des vagues, comme des fantômes exécutant une danse étrange dans la lumière tamisée des lampes.

Soudain, de puissants hennissements se firent entendre. Une quinzaine de chevaux conduits par des cavaliers en armes arrivaient sur le quai. Bernal songea un instant à plonger dans l'eau afin de rejoindre un de ces navires. Il s'y cacherait et attendrait le départ de la flotte pour les terres indiennes de l'Ouest...

Le garçon ferma les yeux et laissa ses rêves l'emporter loin de la vie misérable qu'il menait jusqu'ici. Il s'imagina débarquant sur des côtes inconnues peuplées d'indigènes hostiles. Il se vit découvrant l'or et l'argent que l'on disait abondants dans les terres indiennes. Il se vit même capitaine, revenant au port sur un navire chargé de richesses.

Un fracas le tira brusquement de son sommeil. Il ouvrit les yeux et s'aperçut que le soleil venait de se lever. Près de lui passait un groupe d'hommes armés. Ils tiraient des coups de canons.

- Hé ! Qu'est-ce que tu fais là ? cria soudain une voix

Bernal se retourna et reconnut Julio, un garçon avec qui il mendiait parfois dans les rues de La Havane.

- Je regarde les soldats, répondit Bernal. Est-ce que ce sont ceux de Cortés ?
- Evidemment ! répondit Julio. Ils partent bientôt à la conquête du Mexique. Dans quelques mois, ils seront riches ! Tu n'aimerais pas partir avec eux ?
- Bien sûr que si ! répondit Bernal. Mais aucun capitaine ne voudra de moi à bord. Je ne suis pas soldat, et puis je suis trop jeune.

- Ce n'est pas un problème, expliqua Julio. Les soldats veulent se battre, mais ils ne veulent pas faire la cuisine ni laver les assiettes. Nous, on pourrait faire ça pour eux ! Viens avec moi, je connais un capitaine. On va discuter avec lui.

Ils traversèrent une foule d'Indiens qui s'apprêtaient à embarquer et s'engagèrent sur une passerelle. Un homme barbu et balafré leur barra soudain le passage.

- Pas de gosses à bord, rugit-il.

Bernal voulut aussitôt s'enfuir, mais Julio le retint par le bras.

- Capitaine, je vous présente mon ami Bernal, s'exclama Julio. C'est un garçon courageux. Il est prêt à travailler dur pour vous aider à conquérir le Nouveau Monde.
- Pas de gosses à bord, répéta le capitaine.
- Nous sommes orphelins et nous n'avons peur de rien, affirma Julio. Nous savons tout faire ! Et nous sommes habitués à travailler dur, vous savez. Servir le grand Hernán Cortés serait un honneur pour nous. S'il vous plaît, laissez-nous partir avec vous !
- Ton ami a des arguments sérieux, grommela l'homme en se tournant vers Bernal. C'est bon, vous pouvez rester à bord. Pour commencer, vous allez aider au chargement du navire.

Bernal et Julio passèrent une bonne partie de la journée à remplir les cales de caisses de fruits et de tonneaux remplis d'eau potable, de céréales ou de viande salée.

- Est-ce qu'on a vraiment besoin de toutes ces provisions ? s'étonna Bernal. On croirait qu'il n'y a rien à manger au Mexique !
- C'est juste pour le voyage, répondit Julio. La flotte embarque quand même plus de 500 soldats, 200 Indiens et 100 marins, plus nous deux ! Ça fait beaucoup de bouches à nourrir !
- Est-ce qu'on va être payé ? demanda Bernal
- On sera payé quand on arrivera au Mexique, répondit Julio. Là-bas, il y a de l'or partout et il n'y a qu'à se servir !

*Bernal et le Nouveau Monde, Claudette Lecuyer et Christian Lamblin,*

*éditions Nathan, collection Lire en Histoire, janvier 2008.*

## **Celui qui n'avait jamais vu la mer**

*Daniel, après avoir fui par ennui, se retrouve à dormir dans une cabane de planches. Au matin, il se dirige vers le haut d'une dune de sable.*

Elle était là, partout, devant lui, immense, gonflée comme la pente d'une montagne, brillant de sa couleur bleue, profonde, toute proche, avec ses vagues hautes qui avançaient vers lui.

« La mer ! La mer ! » pensait Daniel, mais il n'osa rien dire à voix haute. Il restait sans pouvoir bouger, les doigts un peu écartés, et il n'arrivait pas à réaliser qu'il avait dormi à côté d'elle. Il entendait le bruit lent des vagues qui se mouvaient sur la plage. Il n'y avait plus de vent, tout à coup, et le soleil luisait sur la mer, allumait un feu sur chaque crête de vague. Le sable de la plage était couleur de cendres, lisse, traversé de ruisseaux et couvert de larges flaques qui reflétaient le ciel.

Au fond de lui-même, Daniel a répété le beau nom plusieurs fois, comme cela,

« La mer, la mer, la mer... »

La tête pleine de bruit et de vertige. Il avait envie de parler, de crier même, mais sa gorge ne laissait pas passer sa voix. Alors il fallait qu'il parte en criant, en jetant très loin son sac bleu qui roula dans le sable, il fallait qu'il parte en agitant ses bras et ses jambes comme quelqu'un qui traverse une autoroute. Il bondissait par dessus les bandes de varech<sup>(1)</sup>, il titubait dans le sable sec du haut de la plage. Il ôta ses chaussures et ses chaussettes, et pieds nus, il courait encore plus vite, sans sentir les épines des chardons.

La mer était loin, à l'autre bout de la plaine de sable. Elle brillait dans la lumière, elle changeait de couleur et d'aspect, étendue bleue, puis grise, verte, presque noire, bancs de sable ocre, ourlets blancs des vagues. Daniel ne savait pas qu'elle était si loin. Il continuait à courir, les bras serrés contre son corps, le cœur cognant de toutes ses forces dans sa poitrine. Maintenant il sentait le sable dur comme l'asphalte, humide et froid sous ses pieds. À mesure qu'il approchait, le bruit grandissait, emplissait tout comme un sifflement de vapeur. C'était un bruit très doux et très lent, puis violent et inquiétant comme les trains sur les ponts de fer, ou bien qui fuyait en arrière comme l'eau des fleuves. Mais Daniel n'avait pas peur. Il continuait à courir le plus vite qu'il pouvait, droit dans l'air froid, sans regarder ailleurs. Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres de la frange d'écume, il sentit l'odeur des profondeurs et il s'arrêta. Un point de côté brûlait son aine, et l'odeur puissante de l'eau salée l'empêchait de reprendre son souffle.

Il s'assit sur le sable mouillé, et il regarda la mer monter devant lui presque jusqu'au centre du ciel. Il avait tellement pensé à cet instant-là, il avait tellement imaginé le jour où il la verrait enfin, réellement, pas comme sur les photos ou comme au cinéma, mais vraiment, la mer toute entière, exposée autour de lui, gonflée avec les gros dos des vagues qui se précipitent et déferlent, les nuages d'écume, les pluies d'embrun<sup>(2)</sup> en poussière dans la lumière du soleil, et surtout, au loin, cet horizon courbe comme un mur devant le ciel ! Il avait tellement désiré cet instant-là qu'il n'avait plus de forces, comme s'il allait mourir, ou s'endormir. C'était bien la mer, sa mer, pour lui seul maintenant, et il savait qu'il ne pourrait plus jamais s'en aller. Daniel resta longtemps couché sur le sable dur, il attendit si longtemps, étendu sur le côté, que la mer commença à monter le long de la pente et vint toucher ses pieds nus.



C'était la marée. Daniel bondit sur ses pieds, tous ses muscles tendus pour la fuite. Au loin, sur les brisants noirs, les vagues déferlèrent avec un bruit de tonnerre. Mais l'eau n'avait pas encore de forces. Elle se brisait, bouillonnait au bas de la plage, elle n'arrivait qu'en rampant. L'écume légère entourait les jambes de Daniel, creusait des puits autour de ses talons. L'eau froide mordit d'abord ses orteils et ses chevilles, puis les insensibilisa.

*J.-M. G. Le Clézio, Celui qui n'avait jamais vu la mer, Gallimard, 1978*

## Deux graines de cacao

Quand Julien déboucha enfin sur le port de Mindin, le jour était levé. Bien qu'il ait fait d'une traite les douze kilomètres, il tremblait de froid. Il n'avait sur lui que sa veste, parce que son manteau se trouvait au dortoir et qu'il n'avait pas pu passer le prendre.

Mais peut-être que le froid n'était pas affaire de veste ou de manteau, peut-être qu'il lui venait de cette boule qui s'était gonflée au centre de sa poitrine et l'empêchait de respirer. Une nouvelle fois, il tourna la tête avec crainte, prêt à se jeter dans le fossé s'il le fallait. Au loin, il n'apercevait qu'une charrette, rien qui ressemblât à la calèche des Abalain. Il passa la main sur ses joues humides pour les essuyer encore et prit une ample respiration. Il fallait empêcher ses yeux de couler bêtement. Le plus dur était fait : il était arrivé à Mindin sans encombre.

Il examina le port. Il connaissait bien ces quais où s'alignaient les vaisseaux trop gros pour remonter jusqu'à Nantes, il y venait souvent avec son père. Enfin, son faux père. René Abalain tenait à s'assurer par lui-même de l'état des navires avant de leur confier la délicate mission de rapporter des Amériques les fèves de cacao. Car les fèves de cacao étaient précieuses et chères, et perdre une seule cargaison pouvait mettre la chocolaterie en grande difficulté. Alors Abalain vérifiait chaque point : la silhouette du bateau, l'état de la coque, celui des mâts, des voiles, il se renseignait sur le capitaine et son équipage... Ces précautions, Julien ne pourrait pas les prendre aujourd'hui.

Il regarda avec méfiance vers la route. Avait-il assez de temps devant lui ? Si les Abalain apprenait qu'il s'était enfui, ils auraient tout de suite l'idée de venir le chercher ici.

Il s'assura une nouvelle fois de la présence de son enveloppe dans sa poche, puis entreprit de longer le quai en détaillant les bateaux d'un œil critique. A vrai dire il avait du mal à les évaluer, du mal à se concentrer. La *Cintra*, l'*Irène*, le *Léopard*... Il n'en connaissait aucun. Il se rendait compte qu'il marchait de plus en plus vite, sans rien regarder, juste pour s'éloigner du débouché de la route. Il finit par s'arrêter devant le dernier navire. Le nom peint sur la coque était *Prince Sauvage*.

« Est-ce que le *Prince Sauvage* lève l'ancre bientôt ?

- Avant midi.
- Avant midi ? Et où va-t-il ?
- A Haïti. »

Julien n'en crut pas ses oreilles : le *Prince Sauvage* partait aujourd'hui, et pour Haïti ! Quelque chose se détendit dans sa poitrine. Dieu était avec lui. Ce bateau était là pour lui. Pour l'emmener. Personne n'y pouvait plus rien.

« Je peux embarquer ? » interrogea-t-il.

Le matelot le détailla des pieds à la tête sans répondre.

« Comme mousse, par exemple », insista Julien.

L'autre secoua la tête.

« Tu es trop beau, mon petit gars. »

Trop beau ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? Le matelot eut un rictus moqueur.

« Regarde-toi ! Fils de riche. On dirait que tu sors tout droit d'un pensionnat religieux pour gens de la haute. Tu as déjà touché à un cordage ? »

Julien examina sa veste noire, son pantalon. Jamais il ne leur avait accordé d'attention. Il leva des yeux incrédules vers le matelot et détailla le vieux pantalon de toile effrangé qui lui tombait sur les sabots, sa chemise passée, ouverte sur la poitrine malgré le froid piquant de ce mois de novembre, ses mains solides et crevassées, son visage parcheminé...

Le désespoir l'envahit. Son père, enfin René Abalain, lui répétait sans cesse qu'il lui fallait faire de bonnes études, pour devenir quelqu'un. Il n'avait pas dit que cela pouvait être un empêchement pour...

« Tes parents savent que tu es ici ? » demanda le matelot d'un ton narquois.

Poussé en arrière par un débardeur qui chargeait un gros sac de toile sur son épaule, Julien dut se retenir au rebord d'un tonneau pour ne pas tomber.

« Je n'ai pas de parents, répliqua-t-il avec colère. Dites-moi où est le capitaine.

- Si tu y tiens... C'est cet homme-là, tu vois, sur le pont. Avec un habit vert foncé, un visage route et un ventre qui tombe par-dessus la ceinture. »

Julien se redressa, essaya de donner à son visage une expression décidée qui – espérait-il – le ferait paraître plus vieux, et se dirigea d'un pas ferme vers la planche qui servait de passerelle.

Il avait si bien préparé sa phrase dans sa tête, que, en arrivant devant le capitaine, il explosa littéralement :

« Capitaine, est-ce que vous auriez une place de mousse pour moi sur ce bateau ? »

Le capitaine eut un sursaut, ses bajoues tombantes tressaillirent, puis il examina d'un œil sec l'accoutrement du postulant. Un court instant, Julien regretta de ne pas avoir déchiré ses vêtements, de ne pas s'être roulé dans une ornière.

« Pas de mousse, laissa tomber le capitaine. Je n'ai besoin que d'hommes forts.

- Alors, je paie mon passage », déclara Julien en sortant de sa poche l'enveloppe qui contenait la totalité de sa fortune.

Le capitaine jeta un coup d'œil à l'intérieur.

« Si j'avais le temps, grimaça-t-il, j'éclaterais de rire. Pour un voyage de quelques jours, ça pourrait peut-être suffire, mais pour traverser l'océan... De toute façon, je ne prends pas de passagers. »

On entendit à ce moment une voix qui venait du quai.

« Et pourquoi donc, capitaine Chevillot, n'embarquez-vous pas de passager ? Vous partez bien en droiture\* pour Haïti ? »

Le capitaine s'était soudain crispé. Les sourcils froncés, il suivait des yeux l'homme qui l'avait interpellé et qui, maintenant, était en train de monter à bord d'un pas nonchalant. Son visage s'appliqua à se détendre.

« Je vais bien en droiture\* à Haïti, mais j'ai déjà trop de chargement, répondit-il.

- Quel type de chargement ? Est-ce que ce ne sont pas des fusils, dans ces tonneaux ?

- Quelques-uns. C'est pour la Guadeloupe. J'y fais escale. Ils en ont bien besoin là-bas, à cause des révoltes d'esclaves. »

L'homme eut une moue dubitative.

« Cela ne dérange pas, que je visite ?

- Faites comme chez vous. »

A peine l'homme se fut-il éloigné sur le pont, que le capitaine fit un signe des yeux à son second.

« N'embarque pas les miroirs ni les perles, siffla-t-il entre ses dents. Fais monter le rhum. »

Ses yeux tombèrent sur Julien et il pinça les lèvres. Visiblement, il avait totalement oublié sa présence.

« Si tu veux, souffla-t-il rapidement, je t'embarque. Mais tu ne dis pas un mot à l'homme qui vient de monter à bord. Pas un seul mot. »

Julien acquiesça. De toute façon, qu'aurait-il pu dire de compromettant à cet homme ? Il ne savait rien. Sauf que le navire allait emporter des miroirs et des perles, et il ne voyait pas bien ce qu'il y avait de secret là-dedans. Son cœur se gonfla subitement. C'était fait, il partait. Seulement, tout était allé si vite, qu'une vague angoisse le saisit. Ses yeux revinrent vers la route. Toujours personne. Sur le quai, restait un lot important de tonneaux à embarquer. Si le chargement prenait trop de temps et que le départ tardait, ses parents – ses faux parents - risquaient de venir le récupérer par la force.

Un long moment passa avant que le contrôleur ne remonte des soutes. Consultant le grand registre qu'il tenait posé sur son bras gauche, il interrogea alors :

« Combien d'hommes d'équipage ?

- Douze, répondit le capitaine. Plus mon second, un lieutenant, un cuisinier, un tonnelier, un charpentier, un voilier. »

Le contrôleur compta des yeux les hommes qui vauquaient à leurs occupations sur le pont, demanda au capitaine de signer le registre et, jetant autour de lui un dernier regard plein de méfiance – comme s'il avait des regrets -, il quitta le bord.

Le capitaine le regarda disparaître sur le quai avant de murmurer à son second :

« Monsieur Guérineau, finissez l'embarquement en vitesse et allez chercher les autres hommes. Combien en avez-vous trouvé ?

- Quinze.

- Et le second charpentier ?

- Pas de problème.

- Faites-le monter à bord discrètement. Qu'il ne dise à personne sa spécialité. »

Le capitaine se retourna et, désignant Julien du doigt :

« Toi, tu descends en vitesse.

- Mais vous m'aviez dit...

- Tu descends. »

L'appréhension d'un départ précipité, qui avait envahi Julien l'instant d'avant, se dissipa d'un seul coup pour faire place au plus grand désarroi. Puis la colère le prit.

« Si vous ne m'emmenez pas, s'écria-t-il, je vais courir après le contrôleur et l'avertir que vous n'avez pas fait charger les miroirs et les perles, et que vous emmenez un second charpentier. »

Bien qu'il ignorât totalement l'intérêt de ces renseignements, il vit que le coup avait porté. Le capitaine le foudroya du regard et, un instant, Julien eut l'impression qu'il allait le jeter par-dessus bord.

« Prenez-moi comme cuisinier, reprit-il rapidement, ou n'importe quoi d'autre. Je sais lire, écrire et compter. »

Le capitaine plissa les yeux avec colère. C'est alors qu'intervint Guérineau :

« Saurais-tu, par hasard, jouer d'un instrument de musique ?

- Oui. Du violon, répondit Julien avec espoir. Mais... (et son espoir s'effondra) je n'ai pas mon violon.

- On en a un à bord. Capitaine... »

Le second semblait poser une question muette, cependant Chevillot scrutait le quai du regard sans lui prêter attention.

« Il joue du violon, capitaine !

- Ah... (Les yeux de Chevillot revinrent vers Julien). Du violon. Bon... bon. Tu seras juste nourri, pas payé. Fais voir l'autorisation de tes parents pour embarquer.
- Je... je n'ai plus de parents. J'ai l'autorisation de l'orphelinat. Je l'ai laissée à terre, dans mon sac. Je vais la chercher. Que me faut-il d'autre ? »

Le capitaine eut un geste agacé.

« Ça te regarde », grogna-t-il.

Puis il tourna les talons et s'éloigna.

« Il te faut, l'informa alors le second d'un ton conciliant, des vêtements et des chaussures de rechange, un matelas et une couverture. Tu vois, là-bas, sur le port, il y a une boutique qui vend tout ce dont un matelot a besoin. (Il baissa la voix.) Mais dépêche-toi, sinon... »

\*droiture : en ligne droite

*Extrait n° 1, pp. 17 – 30, Evelyne Brisou-Pellen, Editions Livre de poche, mars 2006*

## Deux graines de cacao

C'est quand les cris et les exclamations s'arrêtèrent enfin, qu'on remarqua les premiers coups de marteau. Les deux garçons n'y prêtèrent pas attention, mais Jos avait tendu l'oreille. Le bruit venait de l'entrepont.

« Ça, lâcha le vieux marin en crachant son jus de chique dans l'océan, ça me rappelle de bien mauvais souvenirs. »

De sa démarche chaloupée, il gagna l'écoutille, aussitôt suivi par Youenn – dont la tête était toujours déformée par une bosse qui avait viré au noir -, et ils se penchèrent tous deux vers l'entrepont.

« Qu'est-ce qu'il y a ? s'intéressa Julien.

- C'est Anselme, dit Youenn. Je ne sais pas ce qu'il fait.
- M'est avis, intervint Jos, qu'il fait un faux-pont. »

Il y eut un grand silence, seulement ponctué par les coups. D'autres curieux s'étaient approchés, et ils regardaient par l'écoutille avec surprise et inquiétude.

« C'est quand même pas possible ! souffla Youenn.

- Ah non ! cria un gabier d'un ton furieux.
- Ils ne feraient pas ça ! » dit un autre.

Julien n'y comprenait rien. Anselme clouait des planches, voilà tout.

« Ils le font ! s'exclama Jos. Je serais vous, j'irais vérifier ce qu'on a embarqué dans ces trois grosses caisses, là, celles qu'on a chargées à La Corogne. »

Deux marins se laissèrent tomber dans l'entrepont tandis que les autres s'agglutinaient autour de l'écoutille.

Julien n'arrivait aucunement à imaginer ce qu'il pouvait y avoir de redoutable dans ces coups de marteau, ni ce que contenaient les caisses. Comme elles avaient été introduites en dernier dans le navire, elles se trouvaient juste au-dessous de l'écoutille. Maintenant, les deux hommes qui étaient descendus glissaient l'extrémité d'une barre de fer sous les planches. Ils donnèrent quelques coups pour faire sauter une lame, et le silence aussitôt s'abattit sur le groupe.

« Je le savais, lâcha Jos. Nous étions trop nombreux sur ce navire pour une traversée ordinaire. Et le moussaillon a trouvé des cauris dans la cargaison. »

Julien et Gabriel contemplaient avec étonnement le contenu des caisses : c'étaient des anneaux et des barres de fer.

« A quoi ça sert ? demanda Julien.

- A quoi ça sert ? s'exclama Youenn. Des fers à esclaves ! Ce sont des fers à esclaves ! »

Une voix leur parvint alors de l'arrière.

« Que se passe-t-il ici ? »

Le capitaine arrivait. Escorté de Loïc Guérineau, son second, et du lieutenant.

« Il se passe, répondit Youenn, que ce navire est armé pour la traite. Que nous n'allons pas aux Antilles en droiture, que nous passons par l'Afrique.

- Il y a, dit une voix, que nous allons acheter des esclaves.

- C'est interdit ! cria une autre. La traite des nègres est interdite ! »

Et tout le monde se mit à glapir, à tonner, à vociférer.

« On ne s'est pas embarqué pour ça !

- On ne veut pas participer à ça !

- On n'a pas le droit d'acheter des hommes !

- Une cargaison de Noirs, c'est de la poudre qui risque de nous péter à la figure !

- Ça suffit ! s'emporta le capitaine. Vous êtes assez nombreux pour pouvoir faire régner l'ordre et... »

Il fut interrompu sans ménagement.

« Sur un négrier, il y a encore plus de morts parmi les marins que parmi les Noirs ! Un négrier, c'est un mouiroir. On n'a pas signé pour ça !

- Et on va se faire prendre en chasse par les Anglais, on va se faire alpaguer par la Royal Navy, et on sera bon pour les galères. »

A la surprise générale, le capitaine éclata de rire.

« Me prenez-vous pour un inconscient ? Jamais la Royal Navy ne nous rattrapera : ce bateau est fin et rapide, plus rapide que tous leurs bâtiments. Néanmoins, croyez que je comprends vos craintes, aussi j'ai prévu de doubler votre salaire et votre ration de tafia\*. Maintenant, retournez à votre travail.

- Retournez au travail ! répétèrent en écho les voix impérieuses du second et du maître d'équipage.

Il y eut un temps d'hésitation, puis les hommes se mirent en mouvement, se dispersant peu à peu. Leurs yeux restaient pleins de colère et ils maugréaient à voix basse.

« Je vous l'avais bien dit, moussaillons, lâcha Jos. Deux charpentiers sur un navire, c'est un de trop. Celui de trop est en train de fabriquer un faux-pont au-dessus de l'entrepont, pour parquer les Noirs. Et il le fait pendant qu'on est en mer, parce que dans les ports, il y a des contrôleurs. Si un contrôleur s'en était aperçu, il aurait empêché le bateau de prendre la mer.

- Je me rappelle, dit alors Julien, qu'à Mindin, le capitaine a dit de faire monter le charpentier discrètement, et d'attendre pour embarquer les miroirs et les perles.

- M'étonne pas. Les miroirs, le papier doré, les cauris, les perles, c'est aussi révélateur qu'un faux-pont. Ça sert à acheter les esclaves en Afrique. »

Gabriel semblait pétrifié.

« Un navire négrier..., souffla-t-il comme s'il n'arrivait pas à s'en persuader. Un navire négrier ! Je ne veux pas... Je ne veux pas. Il ne faut pas rester ici. Il faut débarquer au premier port.

- Le premier port ? fit Jos avec un rire grinçant. Le prochain port où on fera relâche sera un port d'Afrique. Pas fou, le capitaine. Il n'a rien fait qui puisse révéler nos projets avant que nous

soyons durablement en mer. Si tu veux quitter le navire, tu n'as qu'une solution : plonger. Et ça fera bien plaisir aux requins, crois-moi. »

\*tafia : rhum

*Extrait n° 2, pp. 72-77, Evelyne Brisou-Pellen, Editions Livre de poche, mars 2006*

## ET SI LA MER N'ETAIT PAS BLEUE

- Elle voudrait que tu l'accompagnes, me dit ma mère.

Je ne me souvenais pas que tante Oberline eût mis les pieds chez nous, avant ce jour où elle était venue demander à ma mère que je parte en voyage avec elle.

Je n'avais pas assisté à l'entrevue, ayant à peine attendu que ma mère m'ait dit, par égard pour sa visiteuse :

- Va jouer.

Lorsque je suis revenu, tante Oberline était déjà partie ; c'est alors que ma mère m'a dit :

- Elle va à l'Anse Mitan la semaine prochaine, et voudrait que tu ... Et tu vas te baigner à la mer...

Pour aller à Grand-Bourg, à Saint-Esprit, à Rivière-Pilote – et même jusqu'au François pour le pèlerinage de la Saint-Michel -, on faisait la route à pied. Il y avait un réseau de sentiers et de chemins de traverse que tout le monde ne connaissait pas, et sur lesquels il était bon de se renseigner avant de partir.

Si c'était loin, on se levait très tôt – au deuxième chant du coq, par exemple - et on partait de façon à avoir parcouru une bonne partie du trajet avant que le jour ne soit ouvert. Quand il ne s'agissait que d'une course que l'on pouvait faire dans la journée même, il suffisait de se mettre en route à l'Angélu du matin.

Ainsi, les distances à parcourir étaient longues ou courtes, selon qu'elles commandaient de partir peu ou prou après minuit, bien avant ou longtemps après le lever du soleil.

En tout cas, pour un déplacement de quelque importance, il y avait toujours obligation de se mettre en route, avant que personne dans le voisinage ne fût levé, car la prudence exigeait que l'on ne vît pas tel ou tel de ses voisins avec qui on n'avait pas de chance et qui, ne l'eût-on aperçu que furtivement, pourrait contrarier le déroulement ou l'aboutissement du voyage.

Tout le monde, aussi bien les grandes personnes que nous, les enfants, estimait qu'un lieu qui se trouvait hors des limites de la plantation était loin ; et il advenait rarement aux uns et aux autres, d'interrompre son sommeil en pleine nuit pour se rendre à pied vers des pays que l'on n'apercevait même pas du sommet de nos mornes en plein jour.

Pourtant, la mer...

Il n'y avait qu'à monter sur la crête séparant notre commune du bourg de Saint-Esprit, pour voir la mer jouxtant la mangrove que traverse notre principale rivière, et à laquelle elle donne un

goût salé qui remonte jusqu'à Petit-Bourg.

Mais à la vérité, la mer n'avait jamais exercé d'attrait sur moi ; et je ne crois pas qu'aucun de nous eût vraiment éprouvé le désir de rendre tout auprès, pour se baigner ou pêcher.

Nous, on avait des rivières.

Des petites, pas très profondes, pour prendre des « cribiches » avec un carrelet, et pour pêcher à la ligne des petits poissons noirs au ventre jaune, si voraces, qu'à peine l'hameçon jeté à l'eau, ils l'avaient avalé ; tout le plaisir était de tirer violemment sur la ligne, d'un tour de bras, pour les rejeter par derrière, dans l'herbe où il fallait ensuite les chercher, car le choc les décrochait et les faisait rebondir comme une balle.

Mais aussi, des rivières assez profondes, pour pêcher les poissons gris, familiers des eaux calmes et ombragées, que nous appelions des dormeurs. Là, nous pouvions aussi bien plonger, nager, nous ébattre en menant grand tapage.

La mer, cela ne nous gênait pas qu'elle fût si loin. Nous n'y voyions pas plus d'inconvénients que dans la hauteur du ciel au-dessus de nos têtes.

Or, la mer, pour nous, n'était-elle pas simplement la réplique du ciel ?

Et si, comme le ciel, elle n'était pas réellement bleue !

[...]

S'il avait fallu mon consentement, j'aurais plutôt cédé à la répulsion de partir où que ce soit avec tante Oberline. A la façon dont ma mère me faisait la leçon avant que nous allions chez elle, j'aurais eu trop peur qu'elle ne me fit des remontrances à tout instant et à tout propos. Une telle perspective me chagrînait à ce point que je n'en disais mot à mes camarades ; l'idée de voir la mer de près, de m'y baigner, peut-être de voguer sur elle, ne me promettait aucun enchantement, du seul fait que ce serait en compagnie ou sous la garde de tante Oberline.

Vint le jour du départ.

La veille, j'avais couché chez tante Oberline, ainsi qu'elle avait convenu avec ma mère. Je fus réveillé en pleine nuit pour m'habiller, boire du café chaud, et partir avec elle avant l'aube.

Pendant longtemps, j'eus l'impression de marcher les yeux fermés, sans parler, sans entendre un bruit ni une parole, n'éprouvant pourtant aucune crainte, jouissant plutôt, d'une sorte d'euphorie fantasmagorique. Et après le lever du jour, nous avons sans doute parcouru des distances très longues et commençons à rencontrer des travailleurs qui s'en allaient aux champs.

Nous nous sommes arrêtés maintes fois pour uriner, manger, nous soulager dans les buissons, demander notre chemin, ou pour cueillir les fruits dans la savane – des goyaves et des icaques – qui abondaient en telle quantité, que je projetai d'organiser, dès mon retour, une expédition avec quelques camarades pour aller en manger jusqu'à n'en plus pouvoir.

- ça se voit que c'est loin, ici, et qu'il n'y a pas beaucoup d'enfants, faisait remarquer tante Oberline.

En effet, le pays que nous traversions, offrait à la vue beaucoup moins de plantations et de jardins que les terres de Rivière-Salée. Dans l'après-midi, je commençai à sentir la fatigue. Pour la première fois peut-être. La plante des pieds me brûlait à force d'avoir été meurtrie par la terre que les roues des cabrouets avaient sillonnée après la pluie et qui s'était durcie au soleil, on aurait dit des tessons ; j'avais les mollets tour à tour endoloris et engourdis.

A d'autres moments, j'avais tant soif que je mourais d'envie de demander à tante Oberline s'il

nous restait encore beaucoup de route ; je ne voyais pas apparaître la mer et m'inquiétais secrètement du jour qui déclinait. Mais je me taisais de crainte qu'elle ne me rabroue en disant :

- Pourquoi demandes-tu cela ? Es-tu déjà si fatigué ? Tu es plus jeune que moi et tu as mangé autant que moi.

Heureusement, tante Oberline ne marchait pas très vite. Il me semblait au contraire, que si je connaissais le chemin et que je marchais devant, c'est elle qui aurait du mal à me suivre.

Plus le voyage s'étirait, plus la fatigue me gagnait, et plus grandissait en moi – avec la soif qui me desséchait la gorge – une envie, comme je n'en avais jamais ressentie, de voir la mer.

Or, nous arrivâmes à la nuit noire.

L'Anse Mitan était enfouie au pied d'une butte qu'il fallait descendre à l'aveuglette ; c'était comme un gouffre regorgeant d'obscurité, au fond duquel luisait faiblement la clarté de quelques cabanes de pêcheurs. Mais avant d'avoir perçu la rumeur lointaine qui rendait l'air plus dense à mes oreilles, j'avais humé je ne sais quoi, et j'étais sûr que c'était l'odeur de la mer – tout comme à la campagne, certaines odeurs avertissaient de la proximité d'un parc à bestiaux. D'ailleurs, à mesure que nous approchions, j'avais l'impression d'aller vers une savane invisible où paissaient d'étrangers animaux.

Alors, brusquement, rien ne parvint à ma conscience, exactement comme si cette rumeur et cette odeur, ajoutées à la fatigue de la marche, m'avait enveloppé d'une torpeur qui m'isolait complètement. Ai-je bu, ai-je mangé ? Je ne saurais dire à quel moment ni quoi et ne fut pas peu surpris de me trouver, le lendemain, allongé sur un divan étroit, dans une pièce qu'emplissait déjà la lumière du jour.

Devais-je rester couché ?

La crainte d'avoir peut-être trop dormi me suggéra plutôt de me lever. J'entendais parler dans la pièce à côté. Je reconnus la voix de tante Oberline et celle de Mamzelle Vital. J'aurais cru que c'était le même bavardage de la veille qu'elles poursuivaient, sans s'être jamais couchées.

La mer ?

Il me semblait que l'air que je respirais était étranger à mes narines, et je n'avais pas encore prêté attention à un bruit que faisait au dehors quelque chose qui pourrait être une portail sans cesse ouvert et fermé par le vent, en raclant un sol rocailleux.

C'est alors que je me rappelai que j'étais au bord de la mer.

D'un bond, je me levai pour aller dire bonjour à tante Oberline et Mamzelle Vital.

- As-tu fait ta prière et remercié Dieu de nous avoir fait faire un bon voyage ? me demanda tante Oberline.

Je ne m'attendais point à la question, mais je sentis que tante Oberline serait morte de confusion si j'avouais que je n'y avais point songé ; je répondis donc le plus innocemment du monde :

- Oui, tante.

Et elle feignit de me croire.

Apparemment, Mamzelle Vital vivait seule dans sa grande maison de bois peint ; or il y avait un incessant pouverment de personnes, hommes, femmes et jeunes gens qui entraient, demandaient quelque chose, souriaient ; qui prenaient ou déposaient quelque chose ; qui disaient quelques mots ou se lançaient dans une longue explication ; qui se mettaient à faire la vaisselle ou à balayer ; qui sortaient, rentraient, repartaient. Et l'on riait aux éclats à tout instant ! Je m'aperçus bien vite qu'il s'agissait des frères, neveux, nièces et filleuls de Mamzelle Vital,



qu'ils habitaient les autres maisonnettes disséminées dans l'anse et venaient, pour lui être agréables, lui porter du poisson et des provisions, prendre son linge à laver ou à repasser, lui rendre de petits services. Et tante Oberline de dire aux uns et aux autres :

- Laissez donc ça ; je le ferai puisque je suis là.

Mamzelle Vital (sa physionomie était le seul souvenir que je gardais de la veille) avait le visage, les cheveux, les mains et les pieds propres, comme si c'était uniquement l'air de la mer qui lui nettoyait la peau. A croire qu'à l'Anse Mitan, au contraire de Petit-Bourg, la poussière et la boue n'existaient pas. Toute sa personne dégageait un tel degré de propreté que je n'osais l'approcher. Quant aux enfants – deux ou trois, entrevus au passage – autant ils m'avaient paru être intimidés par tante Oberline, autant ils manifestaient une indifférence totale à mon endroit, ce qui m'affectait profondément. Ils avaient sans doute senti que j'étais un gosse de l'intérieur des terres, et pour eux je n'existais pas, ne sachant ni ramer, ni tresser des nasses, ni pêcher des « chats-trou » au pied des falaises de la côte, ni souffler dans les conques de lambi. D'un seul coup d'œil ils avaient dû voir tout cela.

Le sentier, qui descendait vers le rivage, passait sous un petit bois de raisiniers. Le sol s'était mis à frémir, à mon approche, de la fuite d'une multitude de petits crabes roux, fugaces comme des araignées, dont les pattes ressemblaient à des fils de cuivre articulés ; je me serais plu à les poursuivre, si ne m'étaient apparus, dans une explosion de couleurs, la mer, le sable et les cocotiers de la plage.

Un groupe d'enfants, dont les plus jeunes étaient nus, couraient sur le sable à pleine vitesse, puis cassaient brusquement leur course pour se jeter dans l'écume des vagues, d'où ils ressortaient, le corps luisant de l'éclat du soleil.

Plus près, des hommes, portant des chapeaux de paille différents de ceux des travailleurs des plantations, halaient un canot peinturé comme un cheval de bois.

Et subjuguant l'enfant de l'intérieur que j'étais, par son étendue, son haleine, sa puissance latente sous sa mouvance convulsive, la mer... la mer...

D'un bleu étourdissant !

Jamais je ne m'étais senti aussi seul devant tant de choses nouvelles.

Me trouvais-je en un pays plus haut ou beaucoup plus bas que Petit-Bourg ? J'étais bien incapable de le savoir. Le sol, à mes pieds, n'avait pas sa vraie consistance.

Mais la mer était aussi bleue que je la voyais de n'importe quel morne de mon pays terrien.

Je fis alors quelques pas sur le sable.

Tante Oberline m'avait dit :

- Je te ferai te baigner cet après-midi. Je suis trop occupée ce matin.

Je voulais seulement toucher la vague comme il m'était arrivé de caresser la crinière d'un beau cheval, le front d'un bœuf encorné, ou l'oreille d'un gros chien dont j'avais plutôt peur.

Je regardai longtemps la lame se retirer puis revenir, bourruée mais inoffensive, marquant à chaque fois le sable d'une éphémère bordure d'écume.

Puis je me hasardai à mouiller les pieds.

Mais en rappliquant, la vague faisait un tel bruit cette fois, me sembla-t-il, que je ne pus la braver – pas plus que si j'avais agacé quelque mulet en liberté dans un pré, ou excité des guêpes rouges dans le creux d'un vieil arbre.

Je m'écartai instinctivement et fis un saut en arrière.

Une sensation de plongeon et de chute en même temps, et je roulais dans un tumulte d'eau, de sable, de varech et de mousse.

Je me relevai dans mes vêtements mouillés, sous les rires et les moqueries des gamins.

Le lendemain, m'apparut pour la première fois, titubant parmi les galets et les coquillages, un bernard-l'hermite, petit monstre attirant contre lequel tante Oberline m'avait déjà prévenu.

*Et si la mer n'était pas bleue (extraits), Joseph Zobel, Editions Caribéennes, juin 1987*

## LA BALEINE TROPICALE

Un bâtiment voguait dans les Caraïbes. L'air était tiède, la mer violet et rose. Des petits nuages blancs erraient comme un long vol d'oiseaux. Le vent souffrait « en doucine ». Tout le monde riait à bord.

Le commandant était un « vieux Blanc ». Il avait fait le tour du monde. Le plus beau pays du monde, disait-il, c'est la Martinique, le « pays des revenants », car lui, il y était revenu.

Et il faisait le trafic Sainte-Lucie-Martinique. Le bâtiment transportait des marchandises. Exceptionnellement, il y avait à bord des passagers : un coolie et un Chinois.

Le coolie était un pauvre malheureux coolie : jambes fines, beaux yeux tristes et une grande barbe. « I té ka passé cannal » (*il passait le canal de Sainte-Lucie*) avec un banc, une table, un panier d'oranges.

Le Chinois avait un petit air féroce et placide. Il portait une longue natte. Et c'est dans cette natte qu'il cachait l'opium passé en contrebande, et l'or, et tout ce qui pouvait rapporter des bénéfices.

Le bâtiment voguait donc voiles au vent. Des poissons volaient, dansaient dans l'air en courbes gracieuses et replongeaient.

Le petit mousse regardait la mer, et il aurait bien voulu voir « maman d'eau » (une sirène).

On lui avait raconté que « maman d'eau » était une belle femme avec une queue de poisson, de longs cheveux jaunes et des yeux couleur de l'eau de mer.

Il l'attendait...

Un jour qu'il était à l'arrière, en train d'amarrer des cordages, mais l'œil toujours aux aguets par-dessus les vagues, il vit, émergeant des flots, non pas une « maman d'eau » mais une « maman Baleine », grosse comme une montagne.

Il cria : « a moué ! »

La baleine donna un grand coup de queue ; le bâtiment pencha, vlan, à tribord. L'eau arriva à

ras du pont. Le commandant, le second, le quartier-maître, les matelots, tout le monde fut sur le pont pour rétablir l'équilibre.

Alors, ils regardèrent, et ils virent la baleine, la baleine qui se promenait tout autour du bâtiment. Elle battait des nageoires. Elle battait de la queue. Elle allait, elle virait, elle ouvrait la gueule comme un cratère. Elle avait faim, elle voulait manger.

On lui lança tout ce qui se trouvait sous la main ; du pain, du vieux cuir, du tafia, un « galoon » de rhum, un barriquet de harengs saurs, des fruits à pain.

Vloupe ! Tout disparut dans sa gueule, volatilisé !

La baleine claquait des mâchoires ; cela n'avait servi qu'à lui ouvrir l'appétit.

Elle faisait un tel remous autour du bateau que celui-ci dansait comme s'il avait été au-dessus d'un volcan. Il tanguait, roulait. L'équipage tombait, se relevait.

- Nous allons tous périr, dit un marin.

-Tirons du canon, suggéra le second.

On descendit les voiles. On tira du canon.

La baleine, au lieu de s'éloigner, chercha refuge contre le bâtiment.

On prit le banc du coolie, on le lui lança. Le banc disparut.

La « maman baleine » semblait satisfaite. Elle flottait. Mais bientôt elle reprit de plus belle ses ébats mouvementés. Elle avait acquis de la vigueur.

Le bâtiment s'enfonça dans le creux d'une vague comme dans un abîme. Il se percha au faîte d'une autre vague comme pour toucher le ciel.

Que faire ?

Le commandant regarda le coolie. Le coolie pressentit, le coolie devina, le coolie comprit. Il tomba à genoux :

- Mouché li commandant, pas moins, pas moins, chère, sou plaît, gadé com' moins maig' pas voyé moins lan mè (*Monsieur le Commandant, pas moi, cher, pas moi, regardez comme je suis maigre, ne m'envoyez pas à la mer*).

Le commandant saisit le coolie et le lança par-dessus bord :

« Mon Dieu, pardonnez-moi ! »

Le vieux coolie plana une seconde comme un cerf-volant, sa barbe s'ouvrit en éventail, et puis, vloupe ! Il entra tout entier dans la gueule de la baleine !

Le coolie trop maigre ne suffisait pas. La baleine dansait de plus belle. Chacun se regarda.

Le Chinois était impassible. Mais de ses deux petits yeux noirs, il fixait le commandant, comme un serpent fixe un oiseau.

Le commandant eut froid dans le dos. Il hésitait. Mais le bâtiment fit un bond et retomba avec un craquement sinistre, aussi sinistre que celui des bambous, à l'heure de minuit, quand passe Satan. Et cela décida du sort du pauvre Chinois.

Le commandant, aidé du second, saisit le Chinois et le lança par-dessus bord comme une balle de coton.

Le Chinois tomba, floupe ! Sa grande natte au vent, dans la gueule de la baleine.

La baleine, subitement assagie, se reposait sur l'eau comme une grande bouée. Elle dormait presque. Alors, on la harponna. C'était facile ! Le sang coula dans la mer. La mer devint rouge. Il faisait chaud ; les matelots haletaient, le ciel devenait sombre. Un éclair aveuglant fendait l'air. Les nuages crevèrent. Le ciel redevint bleu lavande, les alizés soufflèrent.

- Larguez les voiles, cria le commandant.

Voiles gonflées de brise, le bâtiment fila...

Ils arrivèrent à Sainte-Lucie. Ils n'étaient pas sitôt ancrés que la baleine fut amenée sur le sable.

On la fendit en deux, et l'on vit :

Le Chinois qui avait pris la place du coolie. Il était assis sur le petit banc, devant la table et le panier d'oranges, et il disait au coolie qui lui demandait une orange :

- Non ! Pas deux sous ! Trois... et tu me donnes ta culotte en gage !

Extrait de Contes et légendes des Antilles, Thérèse Georgel, Pocket Jeunesse, 2011

## LA PETITE SIRENE

Le jour vint où elle eut quinze ans.

« Tu vas partir, lui dit sa grand'mère, la vieille reine douairière : viens que je fasse ta toilette comme à tes sœurs. »

Et elle posa sur ses cheveux une couronne de lis blancs dont chaque feuille était la moitié d'une perle ; puis elle fit attacher à la queue de la princesse huit grandes huîtres pour désigner, son rang élevé.

« Comme elles me font mal ! dit la petite sirène.

— Si l'on veut être bien habillée, il faut souffrir un peu, » répliqua la vieille reine.

Cependant la jeune fille aurait volontiers rejeté tout ce luxe et la lourde couronne qui pesait sur sa tête. Les fleurs rouges de son jardin lui allaient beaucoup mieux ; mais elle n'osa pas faire d'observations.

« Adieu ! » dit-elle ; et, légère comme une bulle de savon, elle traversa l'eau.

Lorsque sa tête apparut à la surface de la mer, le soleil venait de se coucher ; mais les nuages brillaient encore comme des roses et de l'or, et l'étoile du soir étincelait au milieu du ciel. L'air était doux et frais, la mer paisible. Près de la petite sirène se trouvait un navire à trois mâts ; il n'avait qu'une voile dehors, à cause du calme, et les matelots étaient assis sur les vergues et sur les cordages. La musique et les chants y résonnaient sans cesse, et à l'approche de la nuit on alluma cent lanternes de diverses couleurs suspendues aux cordages : on aurait cru voir les pavillons de toutes les nations. La petite sirène nagea jusqu'à la fenêtre de la grande chambre, et, chaque fois que l'eau la soulevait, elle apercevait à travers les vitres transparentes une quantité d'hommes magnifiquement habillés. Le plus beau d'entre eux était un jeune prince aux grands cheveux noirs, âgé d'environ seize ans, et c'était pour célébrer sa fête que tous ces préparatifs avaient lieu.

Les matelots dansaient sur le pont, et lorsque le jeune prince s'y montra, cent fusées s'élevèrent dans les airs, répandant une lumière comme celle du jour. La petite sirène eut peur et s'enfonça dans l'eau ; mais bientôt elle reparut, et alors toutes les étoiles du ciel semblèrent pleuvoir sur elle. Jamais elle n'avait vu un pareil feu d'artifice ; de grands soleils tournaient, des poissons de feu fendaient l'air, et toute la mer, pure et calme, brillait. Sur le navire on pouvait voir chaque petit cordage, et encore mieux les hommes. Oh ! que le jeune prince était beau ! Il serrait la main à tout le monde, parlait et souriait à chacun tandis que la musique envoyait dans la nuit ses sons harmonieux.

Il était tard, mais la petite sirène ne put se lasser d'admirer le vaisseau et le beau prince. Les lanternes ne brillaient plus et les coups de canon avaient cessé ; toutes les voiles furent successivement déployées et le vaisseau s'avança rapidement sur l'eau. La princesse le suivit, sans détourner un instant ses regards de la fenêtre. Mais bientôt la mer commença à s'agiter ; les vagues grossissaient, et de grands nuages noirs s'amoncelaient dans le ciel. Dans le lointain brillaient les éclairs, un orage terrible se préparait. Le vaisseau se balançait sur la mer impétueuse, dans une marche rapide. Les vagues, se dressant comme de hautes montagnes, tantôt le faisaient rouler entre elles comme un cygne, tantôt l'élevaient sur leur cime. La petite sirène se plut d'abord à ce voyage accidenté ; mais, lorsque le vaisseau, subissant de violentes secousses, commença à craquer, lorsque tout à coup le mât se brisa comme un jonc, et que le vaisseau se pencha d'un côté tandis que l'eau pénétrait dans la cale, alors elle comprit le danger, et elle dut prendre garde elle-même aux poutres et aux débris qui se détachaient du bâtiment.

Par moments il se faisait une telle obscurité, qu'elle ne distinguait absolument rien ; d'autres fois, les éclairs lui rendaient visibles les moindres détails de cette scène. L'agitation était à son comble sur le navire ; encore une secousse ! il se fendit tout à fait, et elle vit le jeune prince s'engloutir dans la mer profonde. Transportée de joie, elle crut qu'il allait descendre dans sa demeure ; mais elle se rappela que les hommes ne peuvent vivre dans l'eau, et que par conséquent il arriverait mort au château de son père. Alors, pour le sauver, elle traversa à la nage les poutres et les planches éparses sur la mer, au risque de se faire écraser, plongea profondément sous l'eau à plusieurs reprises, et ainsi elle arriva jusqu'au jeune prince, au moment où ses forces commençaient à l'abandonner et où il fermait déjà les yeux, près de mourir. La petite sirène le saisit, soutint sa tête au-dessus de l'eau, puis s'abandonna avec lui au caprice des vagues.

Le lendemain matin, le beau temps était revenu, mais il ne restait plus rien du vaisseau. Un soleil rouge, aux rayons pénétrants, semblait rappeler la vie sur les joues du prince ; mais ses yeux restaient toujours fermés. La sirène déposa un baiser sur son front et releva ses cheveux mouillés. Elle lui trouva une ressemblance avec la statue de marbre de son petit jardin, et fit des vœux pour son salut. Elle passa devant la terre ferme, couverte de hautes montagnes bleues à la cime desquelles brillait la neige blanche. Au pied de la côte, au milieu d'une superbe forêt verte, s'étendait un village avec une église ou un couvent. En dehors des portes s'élevaient de grands palmiers, et dans les jardins croissaient des orangers et des citronniers ;

non loin de cet endroit, la mer formait un petit golfe, s'allongeant jusqu'à un rocher couvert d'un sable fin et blanc. C'est là que la sirène déposa le prince, ayant soin de lui tenir la tête haute et de la présenter aux rayons du soleil.

*La petite sirène (extrait) - Hans Christian Andersen*

## La rue Cases-Nègres

J'aimais surtout la rade.

C'était le quartier qui m'avait le plus vivement impressionné à mon arrivée à Fort-de France ; et je lui restais toujours très attaché.

Le Bord de Mer n'offrait pourtant aucune séduction en son aspect. C'était d'abord un long bourrelet de débris vomis par la mer sur le sable noir et vaseux, mélangés aux ordures ménagères de presque toute la ville. Puis, derrière, de l'autre côté d'une rue cintrée, une parade de magasins d'alimentation en gros, aux façades plus ou moins démantelées.

Mais, pour moi, la rade, c'étaient surtout des bateaux de toutes dimensions, - des vapeurs et des voiliers – ancrés non loin de la côte et déversant dans des gabarres pansues des cargaisons venant de tous les ports de France et des Antilles.

Une foule de négociants arrogants comme des buildings, d'employés attentifs et zélés, et surtout de débardeurs manipulant avec une étonnante rapidité les lourdes caisses, les sacs massifs, les énormes tonneaux que les gabarres, mues au moyen de vergues, venaient décharger sur le rivage.

Spectacle grandiose d'hommes à la peine : sous un soleil criard, tout y était en mouvement.

Partout l'effort grondait, se répercutait en craquements de caisses soulevées et rejetées, en puissants roulements de tonneaux pleins, en entassements sourds de sacs de farine, de sel ou de céréales. Des chariots grinçaient, des camions roulaient, se frayant un passage à coups de klaxon.

Des hommes, en une chaîne sans fin, portaient sur leur tête des sacs de cent kilos, foulait le bitume de la chaussée à une vitesse qui eût fait croire à une lourde machine lancée à fond de train. Je frémissais à l'idée que le moindre faux pas de l'un d'eux, ou mon approche imprudente sur leur passage, pourrait causer une catastrophe !

Et dans cette rade, où il n'y avait pas un quai, pas une grue, c'étaient ces nègres herculéens, vêtus d'un pagne de sac ou d'une vieille culotte, ruisselants et fumants de sueur, qui, par leur seule ardeur, engendraient ces bruits, effectuaient ce travail, dégageaient ce souffle chaud, déclenchaient cette trépidation titanesque, communiquant à tout le quartier une rumeur mécanique, entretenue par des pulsations de cœurs humains.

C'étaient surtout l'après-midi que j'allais flâner au Bord de Mer. Je restais longtemps à regarder un cargo qui arrivait lentement, scrutant la rade et la ville de ses écubiers étonnés, et venant subrepticement prendre place parmi ses devanciers. Ou bien, un autre qui sifflait, là-bas, à demi camouflé par les plus rapprochés, ayant aspiré sa longue chaîne d'ancre et déjà pirouettait lourdement et s'éloignait, les flancs lourds de fûts de rhum et de sacs de sucre.

Je regardais les hommes qui, au moyen de palans, pêchaient, au fond des cales, des sacs, des caisses, des tonneaux, du bois de Norvège, des camions entiers qui, portés à terre, se réveillaient sous la main d'un chauffeur et se mettaient en marche.

Admirable aussi, la manœuvre des colosses noirs arpentant d'un bout à l'autre et pied à pied les rebords des gabarres, le corps incliné sur de longues vergues pour donner l'impulsion. Puis les gabarres ayant échoué sur les graviers du rivage, la ruée fauve des nègres s'emparant du chargement pour le porter, le rouler, l'entasser sur une grande place qui s'étendait entre la mer et la rue.

Et peu à peu, à la chaleur de leurs efforts, ils entraient dans une transe qui donnait à leurs expressions, leurs gestes, leur allure, une intensité et une vivacité effarantes. Parfois, au paroxysme de l'effort, un docker lâchait une galéjade qui déclenchait le rire dans toute l'équipe, imprimant au travail encore un élan surhumain.

Volontiers, je baguenaudais au Bord de Mer, jusqu'à ce que le travail fût terminé. Les magasins se fermaient. Les camions avaient disparu.

Sans que je m'en fusse aperçu, le calme s'était répandu dans le quartier. Les débardeurs restaient seuls sur la place, au pied des montagnes de marchandises qu'ils venaient de débarquer. Patinés de poussière et de crasse, ils avaient l'air de bronzes véritables. Pour étancher la soif cuisante qui devait les consumer, ils vidaient ensemble, et sans remords, des bouteilles de rhum fort. Puis, laissant tomber leurs pagnes ou leurs culottes, ils se précipitaient à la mer, en s'ébrouant comme des pur-sang. Debout dans l'eau, jusqu'au ventre, ils se frottaient la peau pour se décrasser, tout en parlant et riant d'une voix qui s'imprimait vigoureusement dans le silence.

Le soleil, longtemps appuyé sur la ligne de démarcation de l'eau et du ciel, avait disparu, fondu, croirait-on à sa propre chaleur.

Et tout le crépuscule était pour ces nègres nus – les uns debout, les autres nageant – les silhouettes des cargos immobiles et les collines mauves, au fond de la rade.

Les baigneurs sortaient de l'eau sans se soucier de cacher leurs corps entiers et nus. A cette heure, personne ne passait plus en cet endroit. Ils se dispersaient derrière les tas de marchandises, d'où ils ressortaient, un à un, habillés de pantalons de toile blanche ou de drill bleu, de fraîches chemisettes de cotonnade, et chaussés.

Ils s'en allaient vers la ville, et la nuit s'avancait de toutes parts.

Je m'étais souvent privé de manger pour acheter une canne à pêche, une ligne et un hameçon et, avec quelques virtuoses de l'école buissonnière, j'allais passer des après-midi entiers sur les appontements de l'ancien carénage. Encore un quartier à mon goût.

Comme le Bord de Mer, sous de gros arbres poussés au hasard, il y avait des bateaux et de petites embarcations. Il y avait surtout des amoncellements de ferraille, des ancres marines et des chaînes ankylosées par la rouille, des carcasses de navires, des bouées en forme de toupies, couchées sur leurs

flancs passés au minium ; toutes sortes de débris hétéroclites sur lesquels on pouvait se percher, ou qui offraient souvent les refuges les plus propices à notre oisiveté clandestine.

*Extrait de la Rue Cases-Nègres, Joseph Zobel, éditions Présence Africaine, 1974*

## LE VIEIL HOMME ET LA MER

Le vieux but son café à petits coups. C'étaient tout ce qu'il prendrait jusqu'au soir et il savait qu'il en avait besoin. Depuis longtemps déjà manger l'ennuyait ; il n'emportait jamais de casse-croûte. Il avait une bouteille d'eau à l'avant de la barque : cela suffisait pour toute la journée. Le gamin revint avec les sardines et les deux appâts enveloppés dans du papier de journal. Ils s'engagèrent dans le sentier qui descendait jusqu'à la barque, enfonçant leurs pieds dans le sable caillouteux, puis ils soulevèrent la barque et la firent glisser dans l'eau.

- Bonne chance, grand-père.
- Bonne chance à toi, dit le vieux.

Il enfila dans les tolets les garnitures de corde des rames et, se penchant en avant pour faire levier sur les pales plongées dans l'eau, il commença à ramer et gagna dans le noir la sortie du port. Il y avait d'autres barques, venues d'autres baies, qui se dirigeaient de même vers le large. Le vieux entendait le bruit des avirons qui frappaient et repoussaient l'eau, toutefois il ne distinguait rien car la lune était descendue derrière les collines. Parfois on entendait parler dans un bateau. Mais la plupart des embarcations étaient silencieuses, à part le bruit des rames.

Passé les limites du port, on se dispersa et chacun se dirigea vers le coin d'océan où il espérait trouver du poisson. Le vieux savait qu'il irait très loin, il laissait derrière lui le parfum de la terre ; chaque coup de rame l'enfonçait dans l'odeur matinale et pure de l'océan. Dans l'eau, il voyait les algues phosphorescentes du Gulf Stream : il passait au-dessus de cette région marine que les pêcheurs appellent le Grand Puits, à cause d'une brusque dépression de quinze cents mètres, où le poisson pullule, attiré par les tourbillons que produit le choc du courant contre les murailles abruptes du fond de la mer. Il y avait des bancs de crevettes et de sardines, parfois même des colonies de seiches dans les trous les plus profonds, la nuit, tout cela montait à la surface et servait de nourriture aux poissons errants.

Dans l'obscurité le vieux devinait l'aube. Il entendait en ramant les vibrations des poissons volants qui jaillissaient de l'eau, le sifflement de leurs ailes raides quand ils s'élançaient dans la nuit. Il aimait beaucoup les poissons volants ; c'était, pour ainsi dire, ses seuls amis sur l'océan. Les oiseaux lui faisaient pitié, les hirondelles de mer surtout, si délicates dans leur sombre plumage, qui volent et guettent sans trêve, et presque toujours en vain. Les oiseaux, ils sont la vie plus dure que nous autres, pensait-il, à part les pies voleuses et les gros rapaces. En voilà une idée de faire des petites bêtes mignonnes, fragiles, comme des hirondelles de mer, quand l'océan c'est tellement brutal ? C'est beau l'océan, c'est gentil, mais ça peut devenir brutal, bougrement brutal en un clin d'œil. Ces petits oiseaux-là qui volent, qui plongent, qui chassent avec leurs petites voix tristes, c'est trop délicat pour l'océan.



[...]

Il ramait toujours. Cela ne lui demandait aucun effort parce qu'il gardait bien sa vitesse et parce que la surface de l'océan était lisse, sauf quelques rides produites par le courant de temps à autre. Le courant faisait le tiers de la besogne. Quand le jour pointa, le vieux avait parcouru plus de chemin qu'il ne l'espérait.

« J'ai travaillé les grands fonds pendant une semaine et j'ai rien attrapé, songeait-il. Aujourd'hui je vas travailler du côté des bancs de bonites et d'albicores. Peut-être que j'en dénicherai un grand par là ! »

Avant qu'il ne fit tout à fait jour, il avait posé ses appâts. Le courant le portait. Il avait laissé filer un des appâts à quarante toises de profondeur ; le second était à soixante-dix-sept toises ; le troisième et le quatrième se promenaient au fond de l'eau bleue à cent et cent vingt-cinq toises. Chaque appât était suspendu la tête en bas, le corps de l'hameçon à l'intérieur du poisson-amorce, bien attaché, solidement cousu, les parties saillantes, courbe et pointe, recouvertes de sardines fraîches. Les sardines, enfilées à travers les deux yeux, formaient une sorte de guirlande, qui recouvrait l'acier. Pas un millimètre d'hameçon qui ne fût pour un gros poisson, d'une odeur agréable et d'un goût appétissant.

Le gamin lui avait donné deux de ces petits thons qu'on appelle albicores. Le vieux les avait attachés aux deux lignes de fond, qu'ils tendaient comme des plombs ; aux deux autres il avait mis un gros *runner* bleu et un brocheton jaune qui avait déjà servi, mais qui étaient encore en fort bon état. De toute façon, les exquis sardines étaient là pour leur donner du bouquet et de l'attrait. Chaque ligne, de l'épaisseur d'un gros crayon, était nouée autour d'une légère badine en bois vert ; le moindre choc, la moindre touche sur l'appât faisait plonger la badine. Le vieux tenait en réserve deux rouleaux de ligne de quarante toises chacun, qui pouvaient s'ajouter en cas de besoin aux lignes de secours, si bien que, pour un poisson, on avait plus de trois cents toises à tirer.

[...]

Le vieux scruta le ciel et vit l'oiseau qui recommençait à tourner en rond.

- Il a trouvé du poisson, dit-il à haute voix.

Or, nul poisson volant ne fendait l'air et il n'y avait pas de menu fretin aux alentours. Mais tandis que le vieux guettait, il vit un thon de petite taille sauter, se retourner et piquer dans l'eau la tête la première. Le thon avait brillé comme de l'argent au soleil. Dès qu'il fut retombé un autre thon sauta, puis un autre encore et bientôt ce ne fut plus qu'une multitude de bonds désordonnés, de bouillonnements d'eau, de longues trajectoires vers l'appât. Les thons l'entouraient de toute part.

« Si ces bougres-là ne se pressent pas trop, je vas leur rentrer en plein dedans », pensa le vieux.

Les évolutions du banc de thons produisaient beaucoup d'écume ; l'oiseau fondit soudain et plongea pour attraper le menu fretin qui, dans sa frayeur, cherchait refuge à la surface.

- C't oiseau-là, c'est un sacré atout, dit le vieux.

Au même moment, la ligne de l'avant se tendit sous son pied, qu'il avait passé dans une boucle du fil. Il lâcha les rames, attrapa la ligne et commença à la tirer. A l'autre bout, un petit thon donnait des secousses. A mesure que le vieux tirait, les secousses augmentaient. Enfin, il aperçut dans l'eau le dos bleu et les flancs dorés du poisson, qu'il souleva par-dessus bord et jeta dans le bateau. Dur et luisant comme un obus, le thon atterrit à l'arrière, en plein soleil. Il ouvrait d'immenses yeux stupides, et

martelait frénétiquement, de sa queue mince et agile, le fond de la barque. Il étouffait. Par pitié, le vieux l'assomma et d'un coup de pied – la bête était encore agitée de soubresauts – l'envoya dans un recoin d'ombre, sous la poupe.

- Un albicore, dit-il tout haut. Ça fera un appât épatant. Il fait bien ses neuf livres.

[...]

Le soleil était brûlant. Le vieux le sentait sur sa nuque. La sueur lui coulait le long du dos tandis qu'il ramait.

« Je pourrais me laisser dériver, songeait-il, et piquer un roupillon. Suffit d'enrouler un bout de ligne autour de mon doigt de pied pour que ça me réveille. Mais aujourd'hui c'est la quatre-vingt-cinquième jour. Faut pas que je fasse de fantaisies. »

A ce moment précis, comme il surveillait ses lignes, une des badines vertes qui servaient de flotteur piqua brusquement du nez.

- Voilà ! Voilà ! dit-il j'arrive !

Il rentra ses rames sans heurter le bateau. Il se pencha vers la ligne et la prit délicatement entre le pouce et l'index de la main droite. Aucun poids, aucune tension. Il tenait la ligne légèrement. Cela recommença. Cette fois quelque chose tirait, pas bien fort, mais le vieux sut exactement ce que c'était. A cent pieds en dessous, un espadon était en train de manger les sardines qui recouvraient la pointe et la saillie de l'hameçon à l'endroit où celui-ci perçait la tête du petit thon.

Le vieux, tout en maintenant la ligne délicatement, légèrement avec la main gauche, défit le nœud qui l'attachait à la badine : elle pourrait ainsi glisser entre ses doigts sans que le poisson sentît la moindre résistance.

- Vu la saison et loin comme on est, il doit être bougrement gros ! pensa-t-il. Allez ! mange, poisson ! C'est pour toi que je l'ai mis au frais, à six cents pieds de fond dans l'eau froide.
- Vas-y, lance-toi encore un coup dans le noir ! Viens croquer mes sardines !

Une secousse légère, puis une autre plus marquée : une des têtes de sardine était moins facile à arracher de l'hameçon... Rien.

- Allez, viens donc ! dit le vieux tout haut. Viens-y voir encore une fois, mon gars ! Sens-moi ça. C'est-y pas un régal ? Mange des sardines tant que ça peut ; après y aura le thon. Bien ferme, et froid, tu m'en diras des nouvelles. Aie pas peur, mon mignon. Mange !

Il attendait, le fil entre le pouce et l'index, surveillant non seulement cette ligne-là, mais aussi les autres, car le gros poisson pouvait se déplacer. La même secousse légère se fit sentir à nouveau.

- Il y vient, dit le vieux tout haut. Mon Dieu, faites qu'il morde.

Le gros poisson ne mordit pas. Il était parti. Le vieux ne sentait plus rien.

- C'est pas possible, dit-il. Le Bon Dieu permettrait pas qu'il soit parti. Il fait un tour puis il va revenir. Peut-être qu'il a déjà tâté de l'hameçon et qu'il se souvient ?

De nouveau la secousse.

- Il faisait seulement un tour, dit le vieux joyeusement, il va mordre.

Le menu tiraillement le rendait tout heureux, et puis voilà qu'il sentit tout à coup quelque chose de dur, d'incroyablement lourd : c'était le poisson qui pesait de tout son poids. Il laissa la ligne filer, filer, filer, tout en déroulant une des deux lignes de réserve. Le fil descendait. Bien qu'il glissât légèrement entre les doigts du vieux, bien que la pression du pouce et de l'index fût à peine sensible, il y avait toujours le poids formidable à l'autre bout.

- Pour un gros, c'est un gros, dit-il. Il l'a en long dans la bouche et il fout le camp avec.

« Il va tourner. Il va l'avalé », pensa-t-il. Il ne l'exprima point, parce que les chants de triomphe, ça risque de tout faire manquer. Il savait que c'était un poisson énorme. Il l'imaginait nageant dans les ténèbres, le thon planté en travers de la gueule. Soudain le poisson ne bougea plus, mais son poids était là. Le poids devint encore plus lourd et le vieux donna du fil. Pendant un instant il serra la ligne plus fort entre le pouce et l'index : le poids s'alourdit d'autant. Cela s'enfonçait à la verticale.

- Il l'a, dit-il. Faut maintenant qu'il l'avale. Et qu'il l'avale bien.

La ligne fila. Dans sa main gauche le vieux saisit les deux bouts de lignes de secours et les noua à la boucle prévue à cet effet sur une troisième ligne. De la sorte il disposait de trois paquets de lignes de quarante toises chacune, outre le paquet qu'il utilisait en ce moment.

- Allez manges-en encore un petit coup, dit-il. Mange, mon gros ! Manges-en jusqu'à ce que la pointe de l'hameçon te rentre dans le cœur et que t'en crèves ! pensait-il. Comme ça tu remontes sans faire d'histoires et je te mets le harpon dans la viande. Allons-y. T'es prêt maintenant ? T'es-t-y resté assez longtemps à table ?

*Le vieil homme et la mer (extraits), Ernest Hemingway, éditions Gallimard jeunesse, Folio Junior, 2004*

## L'ODYSSEE

*Après dix ans d'une guerre qui s'achève par la prise et le pillage de Troie, il faut rentrer chez soi. Poursuivi par la haine de Poséidon, le dieu de la mer, pour avoir aveuglé son fils le cyclope Polyphème, Ulysse mettra dix autres années à regagner Ithaque.*

### **Extrait de Calypso**

Le lendemain, dès que parut l'Aurore aux doigts de rose, Ulysse entreprit la construction de son radeau ; et le cinquième jour, quand la divine Calypso l'eut baigné et vêtu d'habits parfumés, qu'elle lui eut donné pour la route des vivres et des douceurs, tout joyeux, il hissa les voiles. Dix-sept jours, suivant les conseils de Calypso, il navigua en gardant la Grande Ourse à main gauche, et le dix-huitième apparurent les montagnes de la Phéacie. Mais c'est alors que le puissant Poséidon-qui-fait-trembler-la-terre l'aperçut. Furieux que les dieux aient changé d'avis en son absence, il prit son trident, rassembla les nuages et démonta la mer. Ulysse était perdu, sans Ino, une déesse marine, qui eut pitié de lui :

« Mon pauvre, pourquoi Poséidon te poursuit-il ainsi de sa haine ?... Abandonne ton radeau et jette-toi à la nage. Prends ce voile, attache-le autour de ta poitrine : avec lui tu ne crains ni la souffrance ni la mort. Mais dès que tu toucheras terre, rejette-le au loin dans la mer couleur de vin ! »

Bientôt la tempête brisa le radeau et Ulysse, d'abord hésitant, dut se jeter à l'eau. Deux jours et deux nuits, il dériva, et souvent cru voir la mort. A l'aube du troisième jour, le vent tomba, la terre était proche. Mais en nageant vers la côte, il entendit le ressac des lames qui se brisaient sur les écueils : pas moyen d'aborder ! Il finit pourtant par découvrir l'embouchure d'un fleuve dont il pria le dieu dans son âme. Le dieu du fleuve l'exauça et le fit aborder sur la grève. Rompu de fatigue, il jeta dans la mer le voile de la déesse. Dans un dernier effort, il monta jusqu'au bois qui dominait le fleuve et se glissa sous les branches drues d'un olivier double. A pleines mains, il s'entassa un lit de feuilles sèches et s'en couvrit comme on cache un tison, le soir, dans la cendre. Et Athéna versa le sommeil sur ses yeux pour dissiper au plus tôt l'épuisement et la fatigue.

*Contes et Légendes – L'Odyssée, extrait pp. 34 à 37, Jean Martin, Editions Nathan, 2010*

## L'ODYSSÉE

### ***Extrait de Les Sirènes***

« Tout le jour se passa en festin. Au coucher du soleil, les autres allèrent dormir près du bateau. Circé me prit par la main, m'emmena à l'écart et s'allongea près de moi. Elle m'interrogea sur tout. A son tour, elle m'expliqua ce qui nous attendait... Et puis ce fut l'Aurore, au trône d'or. Nous mettions à la voile par bonne brise, grâce à Circé : on n'avait qu'à s'asseoir, laisser faire le vent et le pilote. Je parlai à mes hommes :

« Je veux que vous sachiez ce que m'a dit Circé, qu'avec une claire conscience des choses nous allions à la mort ou en réchappions ! Il faut d'abord fuir les Sirènes et leurs voix ensorcelantes. Ce sont des naufrageuses : les marins se laissent captiver par leur chant, mais ensuite leurs os blanchissent le rivage ! ... Seul, je puis les entendre : vous allez m'attacher au mât, et si je vous supplie ou vous ordonne de me délier, serrez plus fort ! »

« Bientôt le vent nous amena près des Sirènes, et, soudain, il tomba : une divinité semblait avoir endormi les flots. On se mit aux rames. Moi, au fil aigu du bronze, je découpai un grand gâteau de cire, et la malaxai entre mes mains. De banc en banc, j'allai boucher les oreilles de mes compagnons. Eux, alors, m'attachèrent au mât, bras et jambes, debout sur l'emplanture, et en route !... Les Sirènes entonnèrent leur chant :

« - Viens donc... Par ici, fameux Ulysse, gloire des Achéens ! Arrête ton bateau pour écouter nos voix. Personne ne passe par ici, dans son noir vaisseau, sans écouter les chants de miel de nos lèvres. C'est un plaisir après lequel on s'en retourne plein d'usage et de raison, car tout ce qui advient au monde, nous le savons !... »

« C'est ainsi qu'elles s'exprimaient en jouant de leur voix, et le désir me prit de les écouter. En fronçant les sourcils, j'ordonnai à mes gens de me délier : aussitôt Périclès et Euryloque se levèrent pour resserrer mes liens et faire un tour de plus. Nous passâmes. Bientôt on n'entendit plus ni les cris ni les chants. Mes compagnons enlevèrent la cire de leurs oreilles et me détachèrent. Comme nous perdions de vue l'île des Sirènes, je vis une fumée et une grande vague, et j'entendis un sourd ressac. Effrayés, les rameurs laissèrent tomber leurs avirons et le bateau s'immobilisa :

« Allons, mes amis, nous en avons vu d'autres ! Le danger n'est pas plus grand que chez le Cyclope, et je vous en ai tirés !... Un jour, tout ça fera de bons souvenirs ! Souquez ferme ! Voyons si Zeus veut nous faire échapper ! »

Emplanture : n. f. (terme de construction navale) : pièce de bois qui supporte le pied du mât.

*Contes et Légendes – L'Odyssée, extrait pp. 102 à 104, Jean Martin, Editions Nathan, 2010*

## SEUL SUR LA MER IMMENSE

### Première partie : l'Histoire d'Arthur Hobhouse

#### Extrait 1 : pp. 15-17

Nous étions une douzaine dans le navire, de tous les âges, garçons et filles, nous étions tous montés sur le pont, au départ de Liverpool, tandis que les mouettes tournoyaient et piaillaient au-dessus de nos têtes, criant au revoir. Je me dis qu'elles nous saluaient à tire-d'aile. Aucun de nous ne parlait. C'était un jour gris, avec du crachin dans l'air de grandes grues tristes qui s'inclinaient sur le bateau depuis les quais, tandis que nous passions dans un nuage de fumée. C'est le seul souvenir qui me reste de l'Angleterre.

Le pont vivrait sous nos pieds. Les mœurs grondaient et trépidaient, tandis que le grand paquebot tournait lentement, se dirigeant vers la pleine mer, dans les nappes de brume qui affluaient de l'horizon. Les bonnes sœurs nous avaient dit que nous partions pour l'Australie, mais cela aurait aussi bien pu être pour la lune. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où se trouvait l'Australie. Tout ce que je savais, à l'époque, c'était que ce navire m'emmenait quelque part au loin, de l'autre côté de l'océan. La sirène du bateau hurla, hurla encore, m'assourdissant, en dépit de mes efforts pour me boucher les oreilles. Quand ce fut fini, je serrai dans ma main la clé que j'avais passée autour de mon cou, la clé que Kitty m'avait

donnée. Je me promis, et je lui promis, que je reviendrais un jour. J'éprouvai à ce moment une tristesse si profonde qu'elle ne m'a plus jamais quitté. Mais je sentis aussi que tant que je garderais la clé de Kitty, j'aurais de la chance, et que ça irait.

Je suppose que nous avons dû passer par le canal de Suez. Comme la plupart des grands paquebots de ligne de l'époque à destination de l'Australie. Mais je ne peux pas dire que je m'en souviens. Pourtant, je me rappelle un tas de choses : les trois cheminées rouge vif, la musique de l'orchestre qui jouait pour les premières classes, où nous n'avions pas le droit d'aller – une fois, ils ont même joué *London Bridge is Falling Down* – et j'étais ravi, car c'est un air qui me rend toujours heureux quand je l'entends. Je me rappelle des vagues colossales, plus hautes que le pont du navire, vertes ou grises, ou parfois d'un bleu très profond, les groupes de dauphins argentés qui dansaient, et toujours, même quand le temps était à la tempête, les oiseaux de mer qui frôlaient les vagues, ou planaient haut dans le ciel au-dessus des cheminées. Et puis il y avait la mer immense, immense tout autour de nous, cette mer sur laquelle j'avais l'impression qu'on voguerait éternellement, aussi vaste que le ciel lui-même. C'est l'immensité de tout cela dont je me souviens, des étoiles la nuit, des millions d'étoiles. Mais surtout, j'ai vu mon premier albatros. Il surgit un jour d'une vague étincelante, vola droit au-dessus de ma tête, et me regarda profondément dans les yeux. Je ne l'ai jamais oublié.

## **Extrait 2 : pp. 19-20**

Ce fut également Marty qui m'expliqua les choses : pourquoi nous étions sur ce bateau, où nous allions et dans quel but. Je ne sais pas ce que j'avais compris au juste avant qu'il me parle, ni même si j'avais compris quoi que ce soit. Nous allions en Australie, c'était le seul fait dont j'étais sûr. Nous avons tous été choisis parmi d'autres orphelins d'Angleterre, m'expliqua Marty, pour aller vivre en Australie – c'est ce qu'on lui avait dit. L'Australie, me raconta-t-il, était un pays tout neuf, où il n'y avait pas eu la guerre, qui n'avait pas connu les bombardements ni le rationnement, où il y avait plein de nourriture à manger, de parcs immenses où jouer, et de plages aussi. Nous pourrions aller nager autant que nous le voudrions. Je lui avouai que je ne savais pas nager, et il me répondit qu'il me montrerait comment faire, que j'apprendrais vite. En plus, ajouta-t-il, on ne nous enverrait plus dans un orphelinat, comme ceux dans lesquels nous avons grandi, nous irions habiter dans des familles qui désiraient s'occuper de nous. Etant donné tout ce qui nous attendait là-bas, ça valait la peine d'avoir le mal de mer pendant quelque temps, non ? Rien au monde ne justifiait d'avoir le mal de mer, lui répondis-je, et je fis le serment de ne plus jamais mettre les pieds sur un quelconque navire ou bateau d'aucune sorte, pour tout l'or du monde.

C'est un serment que j'ai singulièrement omis de tenir – et à de nombreuses reprises.

### **Extrait 3 : pp. 22-23**

Au cours de ma vie, je suis entré dans des dizaines de ports à travers le monde. Aucun d'entre eux n'est aussi impressionnant que Sydney. Liverpool avait été sombre et gris quand nous étions partis, Sydney était bleu, parfumé, brillant, beau, et embaumait. Je n'oublierai jamais cette arrivée. Nous avons atteint le port le matin, sur notre grand navire aux cheminées rouges, la sirène rugissant pour nous annoncer fièrement. Et je sentais que je faisais partie de cette nouvelle splendeur.

Nous nous penchions, Marty et moi, par-dessus le bastingage, regardant éblouis, enfiévrés – je crois que c'est le mot qui convient le mieux. Tout était nouveau et merveilleux pour moi, la tiédeur de la brise, les centaines de voiliers voguant dans la baie, leurs voiles blanches gonflées par le vent, le Sydney Harbour Bridge, ce pont si majestueux, les maisons aux toits rouges sur les collines environnantes, et la mer – je ne savais pas que le bleu pouvait être si bleu. Aucun endroit n'aurait pu être plus beau. Je n'avais aucun doute : nous entrions au paradis. Et tandis que le navire se rapprochait lentement du quai, je vis que tout le monde agitait la main vers nous en souriant. Nous fîmes signe à notre tour. Et Marty mit ses doigts dans sa bouche pour siffler. Soudain, j'étais plein d'espoir. Je rayonnais de bonheur, et Marty aussi. Il avait passé son bras autour de mon épaule. « Je te l'avais dit, Arthur, n'est-ce pas ? Un pays tout neuf. Tout ira bien, maintenant. »

### **Extrait 4 : pp. 158-160**

Je repartis une fois encore pour Sydney car ne je n'avais plus qu'une seule idée en tête : aller vers la mer. J'eus de la chance – c'est du moins ce qu'il me sembla à l'époque. Je trouvai tout de suite un travail sur un chalutier. Je n'hésitai pas une seconde. Je signai, c'est tout. Nous allions pêcher dans l'océan Austral, surtout du thon. Je n'y prêtai aucune attention. J'étais simplement heureux de prendre à nouveau la mer, de sentir le balancement de la houle, de contempler les oiseaux planer dans le vent au-dessus de moi, de regarder les étoiles. On les voit mieux en mer que n'importe où ailleurs.

Puis nous avons commencé à pêcher. La plupart des gens n'ont jamais vu un thon qui ne soit pas en boîte. Je n'en avais jamais vu non plus jusqu'à ce que je commence à en pêcher. S'ils savaient, s'ils avaient vu ce que j'ai vu au cours des mois et des années qui ont suivi, ils ne prendraient plus jamais de boîte de thon en conserve sur les étagères des supermarchés, et ils mangeraient encore moins le poisson qui est à l'intérieur. Un thon est une magnifique créature luisante, pour moi le plus beau de tous les poissons, et grand en plus. Jour après jour sur ce bateau de pêche, je les regardais gisant sur le pont, suffoquant jusqu'à la mort, saignant à mort, se débattant dans leurs souffrances. Et ils n'étaient pas les seuls à souffrir : albatros, tortues, dauphins, requins – ils étaient tous traînés hors de l'océan, et pris dans le massacre. Aucun de nous ne semblait s'inquiéter outre mesure de ce que nous faisons, du moment qu'on rapportait suffisamment de poisson au port. Et je ne restais pas là simplement à regarder. J'étais aussi coupable que n'importe qui. Massacre, meurtre, appelez ça comme vous voudrez, j'y étais pour quelque chose. Je jouais mon rôle. Mais ça payait bien, et j'étais

en pleine mer, là où je voulais être. Je prenais l'argent. J'étais à la mer. Je n'étais pas fier de moi, cependant, et plus je restais, moins j'aimais ce que je faisais. Cela ne semblait pas déranger les autres. Au contraire, plus nous prenions de poissons, plus ils étaient contents. Ce n'étaient pas des mauvais gars. Ils essayaient simplement de gagner leur vie comme moi.

## **Le voyage du « Kitty IV »**

### **Extrait 5 : pp. 193**

J'ai toujours aimé me mêler de bateaux, que ce soit au chantier ou à bord. Comme disait papa, j'ai fait ça à peu près toute ma vie, depuis mon bain jusqu'à l'océan Austral. Je crois que je suis née pour naviguer, je le pense vraiment. Quand je me suis embarquée dans ma grande aventure à la voile, c'était donc parce que je le voulais. J'en ai toujours rêvé, aussi longtemps que je m'en souviens. Je ne l'ai pas fait uniquement parce que je l'avais promis à papa, ce n'était qu'un aspect des choses. Oui, c'est vrai, papa avait construit ce bateau pour que nous allions en Angleterre ensemble à son bord, afin de retrouver Kitty. Et il est vrai aussi que j'essaie toujours de faire ce que j'ai dit, de tenir mes promesses. Alors bien sûr, je suis partie en souvenir de mon père, mais surtout je suis partie parce que je voulais partir.

### **Extrait 6 : pp. 206-208**

16h lun 10 janv latitude 043°23'S longitude 148° 02'E

Dépassé l'île de Tasman. super début. mer pleine de creux et de bosses. Gentil de la part de tout le monde d'être venu me voir partir, à l'exception de ce type sur son scooter des mers qui s'est approché de si près qu'il a failli m'arracher l'avant. Heureusement, il n'y est pas arrivé, et le bateau est encore entier. Je continuai de pleurer en regardant derrière moi et en vous voyant tous me faire signe de la main, c'est pourquoi j'ai arrêté de vous saluer au bout d'un moment. ce n'était pas de l'indifférence, grand-père. Chaque fois que je lève les yeux vers les voiles et que je vois Bateaux Stavros, je pense à toi. Et chaque fois que j'utilise mon portable, maman, je pense à toi. Je vous vois tous dans mes rêves de temps en temps, c'est-à-dire quand j'arrive à dormir un peu, ce qui n'est vraiment pas facile.

Comme je l'ai dit à mam, j'écouterai des e-mails dès que je pourrai – faites la même chose, s'il vous plaît – pour vous raconter où je suis, comment je vais, comment se comporte le bateau, quel temps il fait.

J'aime déjà beaucoup ça, les e-mails, je veux dire. Je parle beaucoup toute seule pendant que je navigue, car c'est bon d'entendre le son d'une voix, de n'importe quelle voix, c'est rassurant en quelque sorte, on a l'impression qu'il y a quelqu'un à côté – c'est idiot, je sais. Ce sera donc comme des e-mails parlés. Je chante beaucoup aussi, mais je garderai mes chansons pour moi. Vous n'avez qu'à m'imaginer debout sur le pont hurlant des airs de ma chère Whitney Houston, force 8 ou 9 – et « liiiiiiiiiee will always love you ». En ce moment même, je chantonne *London Bridge is Falling Down* dans le cockpit, comme le faisait papa. J'ai les CD de papa – louis armstrong, bob dylan, les beatles, buddy holly. Je viens de mettre *What a Wonderful World*, un de ceux qu'il préférait écouter quand nous sortions en mer ensemble. J'ai les miens aussi – Coldplay, Red Hot Chili Peppers, et quelques autres. Je n'ai pas pu en prendre



beaucoup, pas assez de place, ils sont empilés là avec mon bric-à-brac, j'ai tout juste assez de place pour moi, pauvre petite ! l'impression d'être une grosse sardine dans une boîte minuscule. Mais ce sera ma maison pendant quelques moi, alors il vaut mieux que je m'y habitue. J'espère simplement que l'ordinateur continuera à marcher. Beaucoup de choses en dépendent. Et il repose sur le générateur. la turbine tourne à 6 nœuds à présent, j'ai donc beaucoup d'ampères. Ampères = ordinateur content = contente moi aussi.

Je veux vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi jusqu'à présent. Le Kitty 4 se trouve là où il aime être, moi aussi, ne vous inquiétez donc pas trop pour moi. J'ai la clé porte-bonheur de papa autour du cou, et tout ira bien.

Le vent souffle à 30 nœuds. Plein de méduses autour de moi qui viennent me dire au revoir, j'imagine. Vu mon premier albatros. Maintenant je sais que papa est là avec moi, qu'il m'accompagnera pendant toute la traversée. A plus tard.

### **Extrait 7 : pp. 213 – 216**

17h sam. 15 janv. 46°50'S 162°49'E

Grosse tempête, la nuit dernière, la pire que j'aie jamais eue. Des rafales à plus de 80 nœuds, des vagues de plus de 10 mètres, mais le pilote automatique nous a permis de la traverser. C'était un jeu d'enfant, selon une des expressions de papa. Je ne peux pas dire que je me sois beaucoup amusée, mais le Kitty 4 a bien affronté la situation. Il est fait pour ça. Je me suis installée en bas, le vent soufflait tout autour de moi, et j'ai appris une autre strophe du *Vieux Marin* – maintenant je peux réciter les onze premières strophes sans regarder :

Alors le SOUFFLE DE LA TEMPETE surgit,  
Et il se révéla tyrannique et puissant :  
Ce SOUFFLE nous frappa de ses ailes battantes  
Et il nous pourchassa jusque loin vers le sud.

C'était un peu bizarre, un peu drôle d'être assise là à réciter sans cesse ces vers. J'ai dû les hurler très fort pour pouvoir entendre ma propre voix, mais ça m'a aidée à passer le temps, ça m'a amusée, ça m'a fait penser à autre chose qu'à la prochaine vague qui allait se dresser devant moi. Ce fut « tyrannique et puissant », c'est sûr. Ce Coleridge savait de quoi il parlait.

Nette amélioration, la mer est toujours grosse, mais ça n'a plus rien à voir avec la nuit dernière.

J'avance à 5-8 nœuds en moyenne, ce qui signifie que nous avons parcouru environ 700 milles jusqu'à présent. Youpi ! Ha ! Ha ! Bravo Kitty 4, bravo à moi aussi. C'est bien de savoir que le Kitty 4 se gouverne bien tout seul, ça donne le sentiment qu'il pourrait se tirer de n'importe quelle situation. J'ai toujours eu confiance en lui, mais la nuit dernière il a vraiment donné la preuve qu'il pouvait faire face. Il est tellement courageux, si habile, et j'ai tant de chance de pouvoir faire cette traversée avec lui. Chance, chance, chance.

Beaucoup d'oiseaux aujourd'hui, et mieux encore mon albatros est là. Il est venu voir si tout allait bien après la tempête, c'est ce que je pense, en tout cas. C'est vraiment le roi des oiseaux. Il doit avoir une envergure de 3 mètres, il est massif, magnifique, MASSIFIQUE, c'est le mot qui lui convient le mieux, c'est mon mot, les mots inventés sont les meilleurs, ils ont plus de sens, ils disent davantage. C'est peut-être la première fois que quelqu'un a écrit ce mot-là. J'aime ça, faire quelque chose pour la première fois, comme aller dans des endroits où personne n'est allé auparavant. En mer, c'est sans cesse le cas. Je veux dire que quand on monte sur une vague, chacune d'elles est unique, c'est une nouvelle découverte, quelque chose qu'on n'a jamais vu avant. On voit des nuages que personne n'a vus, des oiseaux aussi. Bien sûr d'autres marins ont croisé des albatros, mais pas ici, pas maintenant, pas exactement comme je vois le mien. Il est difficile de traduire ces sensations en mots, je veux simplement dire que ce qui est extraordinaire, c'est que j'ai l'impression que personne n'est jamais passé par là auparavant, comme si j'avais tout découvert pour la première fois. C'est ce que je ressens, en tout cas. Je m'étale un peu. Désolée, mais j'aime tellement ce que je fais, je me sens si bien, si heureuse d'être en vie !

Vous devriez voir mon albatros. il ne vole pas, il n'en a pas besoin. il trouve juste une vague d'air et se laisse flotter – on en voit pas du tout ses pattes. Elles sont repliées soigneusement sous lui. Il est entouré de centaines de petits oiseaux, j'ai reconnu quelques pétrels, je crois – papa en savait plus que moi sur les oiseaux, il les connaissait tous. Il savait tellement de choses ! Ils volent de tous les côtés pour bien se montrer, le bout de leurs ailes frôlant à peine la mer, ils sont si rapides, ils vont, viennent, repartent en tourbillon. Magnifique !

Nous nous sommes séchés après la tempête, tous les deux le Kitty 4 et moi. J'étais trempée jusqu'aux os, il n'y a plus un endroit sec, ni dans la cabine ni sur le pont. Je ne me plains pas, je ruisselle, c'est tout.

On a signalé des icebergs un peu plus loin au sud, il faut que je fasse attention, très attention. Les icebergs me font une peur bleue. Nuits froides sans sommeil en perspective, l'œil aux aguets. J'aimerais bien que le pilote automatique puisse aussi voir les obstacles. C'est ce que je ferai un jour, j'inventerai un système de pilotage automatique qui s'occupe aussi de faire le guet. Facile. Pas de problème. Je ferai fortune. C'est pas cool, ça ? Je l'appellerai le système Stravros, d'accord, grand-père ?

*Extrait de Seul sur la mer immense, Michaël Morpurgo*

## **Un Amérindien dans la tempête**

Les hommes allaient rentrer de la pêche d'un moment à l'autre. Les femmes commençaient à préparer le repas et à allumer les différents foyers. Elles espéraient que les prises seraient bonnes car dernièrement le poisson se faisait rare à cause du changement de saison. La tribu se rabattait alors sur les coquillages et autres crustacés, comme les burgos, les lambis et les crabes... Le village comptait soixante dix-sept âmes, et donc autant de bouches à nourrir. Il y avait trente hommes, vingt-sept femmes et vingt enfants. Le chef du village s'appelait Malaïtawana. Il était complètement édenté à cause de son grand âge. Curieusement, ses cheveux étaient restés noirs. Au-

dessus de sa tête, une parure majestueuse faite de plumes de perroquet et de flamant rose en imposait. Il portait avec fierté sur sa poitrine un collier de coquillages et de perles terminé par une dent de requin. Il avait une connaissance quasi magique de la nature. Il savait interpréter le temps, trouver le petit gibier ou le poisson. Grâce à lui, le village subsistait. Mais pour combien de temps ? Pour l'instant, les hommes et les femmes vivaient en paix et en harmonie avec la nature. Ce peuple était heureux et libre même si parfois il lui fallait se battre pour obtenir de la nourriture.

Ces Amérindiens de langue arawak ne craignaient qu'une seule chose : l'arrivée des féroces Kalinas (Caraïbes). Excellents marins, ces derniers n'hésitaient pas à engager de véritables expéditions, d'île en île. Ils attaquaient les villages, pillaient, tuaient et enlevaient les femmes. Puis, rituel macabre, ils mangeaient les hommes forts et les chefs. En consommant la chair d'un valeureux guerrier, les Kalinas pensaient récupérer les forces et les qualités du malheureux. Etrangement, les prisonniers se soumettaient à leur sort. Ils restaient libres dans les villages jusqu'à ce qu'ils soient sacrifiés.

Tomali avait peur de ce qu'il pourrait advenir de sa tribu. Il ne comprenait pas pourquoi la vie était aussi précaire.

Il se dirigea vers la plage, s'assit sur le sable blanc et médita sur son avenir tout en scrutant l'horizon pour voir si les pêcheurs revenaient. Il se mit à penser à ses ancêtres partis en canoë du grand fleuve Orénoque (au Venezuela) pour arriver jusqu'à son île (la Guadeloupe). Il leur avait fallu affronter l'océan et bien des tempêtes. Ces hommes s'étaient montrés courageux.

Pourquoi ces Arawaks avaient-ils quitté les grandes terres d'Amérique du Sud ? Pourtant les anciens racontaient que là-bas, la nourriture était abondante. Tomali était encore plongé dans ses réflexions lorsqu'il vit poindre à l'horizon deux embarcations.

La pêche avait été bonne. Mais les hommes ne ramenaient que de petits poissons. Les femmes s'empressèrent de les écailler et de les vider. Ensuite à l'aide d'un vaste récipient en terre cuite, elles en firent bouillir une partie dans une sauce pimentée. Des galettes de cassave – farine de manioc cuite au feu de bois dans de grands plats ronds en céramique – accompagnaient ce met. Les enfants aussi aidaient à la tâche. Tomali et les autres jeunes de son âge étaient chargés d'entretenir le feu en apportant le bois. Les poissons qui restaient allaient être fumés puis conservés pendant quinze jours. Ce boucanage permettait de garder des provisions pour les périodes difficiles.

Et les épreuves n'allaient pas tarder à se manifester. Même Humuc, le grand chaman, n'avait pas pu prédire ce qui allait se passer.

Toujours en relation avec les esprits, ce prêtre guérisseur n'avait pas su interpréter les signes. De ses yeux d'adolescent, Tomali admirait Humuc le « boyé » (sorcier). Il venait souvent lui demander conseil. Malaïtawana l'observait de loin. Le garçon percevait une lueur de désapprobation dans le regard du vieux chef, mais il n'arrivait pas à en comprendre la raison. Était-ce une impression ou la réalité ?

Dès l'arrivée des pêcheurs, les femmes leur apportèrent le cachiri avec empressement. Il s'agissait d'une boisson alcoolisée à base d'eau de manioc fermentée et de racines. Les hommes de la tribu se rassemblèrent autour du feu central. Les femmes distribuèrent la nourriture. Plus tard, elles iraient manger à l'écart. Les Amérindiens communiquaient peu. Tout se traduisait dans les gestes, les regards et parfois même les silences. Mais, cela n'empêchait pas les rires et les plaisanteries.

Et la pêche offrait de nombreuses anecdotes à raconter.

Cette fois-ci, ils plaisantèrent sur le cas de Bocolo. Le matin, l'homme avait prétendu haut et fort qu'il ramènerait un gros poisson. Il avait préparé une ligne assez solide pour la circonstance ainsi qu'un hameçon en os de grosse envergure. Cela lui avait valu des moqueries de la part de ses compagnons. A bord du bateau, il en rajoutait et agaçait tout le monde en disant : « vous allez voir ce que je vais prendre ! ».

A répéter sans cesse cette phrase magique, il eut une touche au bout de la ligne et tomba à l'eau car il avait enroulé la cordelette autour de son poignet. Il hurla qu'il avait capturé un monstre. Les autres l'aidèrent à remonter à bord à toute vitesse craignant la présence d'un requin. En ramenant la ligne, les hommes pensèrent que la prise avait réussi à se libérer car ils ne sentaient plus rien au bout. Quelle ne fut pas leur surprise quand ils aperçurent un petit poisson de dix centimètres accroché à l'hameçon.

Tout le village profita de l'histoire et les éclats de rire fusèrent de toutes parts. Bocolo riait aussi de lui-même, prétendant qu'il avait été surpris par la touche et que cela l'avait déséquilibré.

*Frédéric Pichon, Editions Pélican des Iles, juillet 2006*

## VENDREDI OU LA VIE SAUVAGE

### Chapitre 1

À la fin de l'après-midi du 29 septembre 1759, le ciel noircit tout à coup dans la région de l'archipel Juan Fernandez, à six cents kilomètres environ au large des côtes du Chili. L'équipage de *La Virginie* se rassembla sur le pont pour voir les petites flammes qui s'allumaient à l'extrémité des mâts et des vergues du navire. C'était des feux Saint-Elme, un phénomène dû à l'électricité atmosphérique et qui annonce un violent orage. Heureusement, *La Virginie* sur laquelle voyageait Robinson n'avait rien à craindre, même de la plus forte tempête. C'était une galiote hollandaise, un bateau plutôt rond, avec une mâture assez basse, donc lourd et peu rapide, mais d'une stabilité extraordinaire par mauvais temps. Aussi le soir, lorsque le capitaine van Deyssel vit un coup de vent faire éclater l'une des voiles comme un ballon, il ordonna à ses hommes de replier les autres voiles et de s'enfermer avec lui à l'intérieur, en attendant que ça se passe. Le seul danger qui était à craindre, c'était des récifs ou des bancs de sable, mais la carte n'indiquait rien de ce genre, et il semblait que *La Virginie* pouvait fuir sous la tempête pendant des centaines de kilomètres sans rien rencontrer.

Aussi le capitaine et Robinson jouaient-ils aux cartes tranquillement pendant qu'au-dehors l'ouragan se déchaînait. On était au milieu du XVIIIe siècle, alors que beaucoup d'Européens – principalement des Anglais – allaient s'installer en Amérique pour faire fortune. Robinson avait laissé à York sa femme et ses deux enfants, pour explorer l'Amérique du Sud et voir s'il ne pourrait pas organiser des échanges commerciaux fructueux entre sa patrie et le Chili. Quelques semaines plus tôt, *La Virginie* avait contourné le continent américain en passant

bravement le terrible cap Horn. Maintenant, elle remontait vers Valparaiso où Robinson voulait débarquer.

— Ne croyez-vous pas que cette tempête va beaucoup retarder notre arrivée au Chili ? demanda-t-il au capitaine en battant les cartes.

Le capitaine le regarda avec un petit sourire ironique en caressant son verre de genièvre, son alcool préféré. Il avait beaucoup plus d'expérience que Robinson et se moquait souvent de son impatience de jeune homme.

— Quand on entreprend un voyage comme celui que vous faites, lui dit-il après avoir tiré une bouffée de sa pipe, on part quand on le veut, mais on arrive quand Dieu le veut.

Puis il déboucha un tonnelet de bois où il gardait son tabac, et il y glissa sa longue pipe de porcelaine.

— Ainsi, expliqua-t-il, elle est à l'abri des chocs et elle s'imprègne de l'odeur mielleuse du tabac.

Il referma son tonnelet à tabac et se laissa aller paresseusement en arrière.

— Voyez-vous, dit-il, l'avantage des tempêtes, c'est qu'elles vous libèrent de tout souci. Contre les éléments déchaînés, il n'y a rien à faire. Alors on ne fait rien. On s'en remet au destin.

À ce moment-là, le fanal suspendu à une chaîne qui éclairait la cabine accomplit un violent arc de cercle et éclata contre le plafond. Avant que l'obscurité totale se fasse, Robinson eut encore le temps de voir le capitaine plonger la tête la première par-dessus la table. Robinson se leva et se dirigea vers la porte. Un courant d'air lui apprit qu'il n'y avait plus de porte. Ce qu'il y avait de plus terrifiant après le tangage et le roulis qui duraient depuis plusieurs jours, c'était que le navire ne bougeait plus du tout. Il devait être bloqué sur un banc de sable ou sur des récifs. Dans la vague lueur de la pleine lune balayée par des nuages, Robinson distingua sur le pont un groupe

d'hommes qui s'efforçaient de mettre à l'eau un canot de sauvetage. Il se dirigeait vers eux pour les aider, quand un choc formidable ébranla le navire. Aussitôt après, une vague gigantesque croula sur le pont et balaya tout ce qui s'y trouvait, les hommes comme le matériel.

## VENDREDI OU LA VIE SAUVAGE

### Chapitre 2

Lorsque Robinson reprit connaissance, il était couché, la figure dans le sable. Une vague déferla sur la grève mouillée et vint lui lécher les pieds. Il se laissa rouler sur le dos. Des mouettes noires et blanches tournoyaient dans le ciel redevenu bleu après la tempête. Robinson s'assit avec effort et ressentit une vive douleur à l'épaule gauche.

La plage était jonchée de poissons morts, de coquillages brisés et d'algues noires rejetés par les flots. À l'ouest, une falaise rocheuse s'avancait dans la mer et se prolongeait par une chaîne de récifs. C'était là que se dressait la silhouette de *La Virginie* avec ses mâts arrachés et ses cordages flottant dans le vent.

Robinson se leva et fit quelques pas. Il n'était pas blessé, mais son épaule contusionnée continuait à lui faire mal. Comme le soleil commençait à brûler, il se fit une sorte de bonnet en roulant de grandes feuilles qui croissaient au bord du rivage. Puis il ramassa une branche pour s'en faire une canne et s'enfonça dans la forêt.

Les troncs des arbres abattus formaient avec les taillis et les lianes qui pendaient des hautes branches un enchevêtrement difficile à percer, et souvent Robinson devait ramper à quatre pattes pour pouvoir avancer. Il n'y avait pas un bruit, et aucun animal ne se montrait. Aussi Robinson fut-il bien étonné en apercevant à une centaine de pas la silhouette d'un bouc sauvage au poil très long qui se dressait immobile, et qui paraissait l'observer. Lâchant sa canne trop légère, Robinson ramassa une grosse souche qui pourrait lui servir de massue. Quand il arriva à proximité du bouc, l'animal baissa la tête et grogna sourdement. Robinson crut qu'il allait foncer sur lui. Il leva sa massue et l'abattit de toutes ses forces entre les cornes du bouc. La bête tomba sur les genoux, puis bascula sur le flanc.

Après plusieurs heures de marche laborieuse, Robinson arriva au pied d'un massif de rochers entassés en désordre. Il découvrit l'entrée d'une grotte, ombragée par un cèdre géant ; mais il n'y fit que quelques pas, parce qu'elle était trop profonde pour pouvoir être explorée ce jour-là. Il préféra escalader les rochers, afin d'embrasser une vaste étendue du regard. C'est ainsi, debout sur le sommet du plus haut rocher, qu'il constata que la mer cernait de tous côtés la terre où il se trouvait et qu'aucune trace d'habitation n'était visible : il était donc sur une île déserte. Il s'expliqua ainsi l'immobilité du bouc qu'il avait assommé. Les animaux sauvages qui n'ont jamais vu l'homme ne fuient pas à son approche. Au contraire, ils l'observent avec curiosité.

Robinson était accablé de tristesse et de fatigue. En errant au pied du grand rocher, il découvrit une espèce d'ananas sauvage qu'il découpa avec son couteau de poche et qu'il mangea. Puis il se glissa sous une pierre et s'endormit.

## VENDREDI OU LA VIE SAUVAGE

### Chapitre 6

[...] Un jour qu'il broutait une touffe de cresson dans une mare, il crut entendre de la musique. C'était comme une symphonie du ciel, des voix d'anges accompagnées par des accords de harpe. Robinson pensa qu'il était mort et qu'il entendait la musique du paradis. Mais en levant les yeux, il vit pointer une voile blanche à l'est de l'horizon. Il se précipita jusqu'au chantier de *L'Évasion* où traînaient ses outils et où il retrouva son briquet. Puis il courut vers l'eucalyptus creux, enflamma un fagot de branches sèches, et le poussa dans la gueule qu'ouvrait le tronc au ras du sol. Un torrent de fumée âcre en sortit aussitôt, mais le feu parut tarder à prendre.

D'ailleurs à quoi bon ? Le navire se dirigeait droit sur l'île. Bientôt il allait jeter l'ancre à proximité de la plage, et une chaloupe allait s'en détacher. Avec des rires de fou, Robinson courait en tous sens à la recherche d'un pantalon et d'une chemise qu'il finit par retrouver sous la coque de *L'Évasion*. Puis il courut vers la plage, tout en se griffant le visage pour démêler la barbe et les cheveux qui lui faisaient un masque de bête. Le navire était tout près maintenant, et Robinson le voyait distinctement incliner gracieusement toute sa voilure vers les vagues crêtées d'écume. C'était un de ces galions espagnols qui rapportaient autrefois, à travers l'Océan, l'or, l'argent et les gemmes du Mexique.

À mesure qu'il approchait, Robinson distinguait une foule brillante sur le pont. Une fête paraissait se dérouler à bord. La musique provenait d'un petit orchestre et d'un chœur d'enfants en robes blanches groupés sur le gaillard d'arrière. Des couples dansaient noblement autour d'une table chargée de vaisselle d'or et de cristal. Personne ne paraissait voir le naufragé, ni même le rivage que le navire longeait maintenant après avoir viré de bord. Robinson le suivait en courant sur la plage. Il hurlait, agitait les bras, s'arrêtait pour ramasser des galets qu'il lançait dans sa direction. Il tomba, se releva, tomba encore. Le galion arrivait maintenant au bout de la plage où commençait une région de dunes de sable. Robinson se jeta à l'eau et nagea de toutes ses forces vers le navire dont il ne voyait plus que le château arrière drapé de brocart. À l'une des fenêtres pratiquées dans l'encorbellement, une jeune fille était accoudée et souriait tristement vers lui. Robinson connaissait cette enfant, il en était sûr. Mais qui, qui était-ce ? Il ouvrit la bouche pour l'appeler. L'eau salée envahit sa gorge. Ses yeux ne virent plus que de l'eau verte où fuyait une petite raie à reculons...

Une colonne de flamme le tira de son évanouissement. Comme il avait froid ! Là-haut, sur la falaise, l'eucalyptus flambait comme une torche dans la nuit. Robinson se dirigea en titubant vers cette source de lumière et de chaleur.

Il passa le reste de la nuit recroquevillé dans les herbes, le visage tourné vers le tronc incandescent, et il se rapprochait du foyer à mesure que sa chaleur diminuait. Vers les premières heures de l'aube, il parvint enfin à identifier la jeune fille du galion. C'était sa propre sœur, Lucy, morte plusieurs années avant son départ. Ainsi ce bateau, ce galion – type de

navire qui avait d'ailleurs disparu des mers depuis plus de deux siècles – *n'existait pas*. C'était une hallucination, un produit de son cerveau malade.

Robinson comprit enfin que les bains dans la souille et toute cette vie paresseuse qu'il menait étaient en train de le rendre fou. Le galion imaginaire était un sérieux avertissement. Il fallait se ressaisir, travailler, prendre son propre destin en main.

Il tourna le dos à la mer qui lui avait fait tant de mal en le fascinant depuis son arrivée sur l'île, et il se dirigea vers la forêt et le massif rocheux.

*VENDREDI OU LA VIE SAUVAGE, Michel Tournier, Folio Junior, mars 2014*